

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21^e ANNÉE — No 1088

MONTREAL, 25 FEVRIER 1905

40 PAGES, 5c le Numéro



LA MÈRE AFFOLÉE VIT L'AIGLE EMPORTER SON ENFANT VERS LE CIEL

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2131.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Notre journal. — Actualité. — Les souvenirs. — Un nouveau saint: "Le curé d'Ars". — Variations sur la manche à gigot. — Coin de parc; poésie, par Henri de Régner. — La grande aigle. — La tombe de Kruger. — La cruauté des nègres. — Les jolies filles de Zélande. — Les Hollandais. — La lutte contre le feu. — L'Union Musicale de Trois-Rivières. — Sonnet pour Hélène. — Le dressage des rats. — Contes, récits, variétés, récréations, jeux, concours.

FEUILLETON — Histoire populaire de Napoléon 1er. — Les Maréchaux de l'Empire.

MUSIQUE — Ordre de l'Empereur, fantaisie, par Justin Clérice. — Le roi Richard, par Grétry.

GRAVURES — Frontispice, "La grande aigle". — Le Curé d'Ars. — Les manches. — Le nid de l'aigle. — La tombe de Kruger. — Jolies filles de Zélande. — Un incendie à Montréal. — Musiciens de Trois-Rivières. — Les rats. — Sourires de Japonaises. — Drôleries et rigolades.

NOTRE JOURNAL

BIENTOT, quand les beaux jours de mai reviendront, notre journal entrera dans sa vingt-deuxième année d'existence. Nous pourrions alors rééditer l'article-programme qu'il fallut timidement bégayer, (en 1884,) pour annoncer la naissance du nouvel organe, destiné à satisfaire un public de plus en plus difficile, et désirant un journal plus soigné et mieux rédigé que ne le seraient jamais les grands ou petits quotidiens.

Ce programme, large mais indéfini, comportait dans l'esprit des éditeurs l'ambition d'intéresser et de distraire le lecteur tout d'abord, quitte à laisser l'instruction venir à la suite sans la violenter. Ils firent appel, pour mener à bien leur tâche, à toute la pléiade des jeunes et vieux littérateurs de notre pays, et dans ce kaléidoscope ininterrompu, nos nombreux lecteurs et abonnés ont pu voir défiler tous les noms les plus aimés de notre littérature.

Il y a quelques années, "Le Monde Illustré" ayant atteint sa majorité, crut bon de pratiquer un mariage de raison, et un beau jour il trouva accolé à son nom celui d'"Album Universel". Ce fut une union heureuse, car les mêmes idées s'y firent jour, sous des noms différents, mais avec une ampleur toute pleine d'énergie et de virilité. Cette dernière étape, laborieusement combinée, est à la veille d'être accomplie.

Et la tâche, devant ce tableau toujours changeant du monde entier, semble aux jeunes qui arrivent, à peine ébauchée.

Nous sommes avec les jeunes. Nous croyons qu'il faut évoluer, marcher, progresser encore et toujours.

Et c'est autant pour satisfaire ce besoin de transformation, de changement, qui marque le progrès, que, pour répondre aux désirs de lecteurs qui demandent et veulent des efforts toujours vers le mieux, que bientôt notre journal subira une transformation complète et radicale.

L'"Album Universel", d'ici un couple de mois, sera donc publié dans un format agrandi se prêtant mieux à l'illustration par la photographie.

La qualité du papier sera améliorée et surtout uniforme. Le choix des matières couvrira un champ plus vaste. Le journal sera imprimé sur des presses de la plus haute précision, et, de la première à la dernière page, représentera un effort réellement national et canadien vers la perfection.

Les éditeurs se promettent de ne rien négliger pour que le journal ainsi transformé soit et demeure le prototype et le critérium de ce que valent les arts typographiques au Canada.

L'"Album Universel" sera toujours l'organe du foyer et de la famille. Résolu cependant à n'être universels que dans un cadre de notre choix, nous voulons, dans l'effort nouveau que nous allons tenter, nous rapprocher de cette sphère d'éducation, qu'on pourrait presque appeler éducation de luxe, et qui, s'adressant au cœur, à l'imagination et au goût, a pour but principal d'enrichir de distractions pures et instructives les loisirs de la vie intérieure, et du foyer domestique, riche ou pauvre.

Le nombre de nos lecteurs, la popularité de notre titre, les encouragements et les conseils affectueux que nous recevons, nous autorisent à croire que nous allons marcher dans la bonne voie.

ACTUALITÉ

Je me rappelle avoir lu un volume d'André Laurie dans la collection Hetzel. Ce livre était un roman d'aventures qui était intitulé, je crois, "De New-York à Brest en sept heures". Qui dit roman d'aventures parle de quelque chose d'in vraisemblable. Eh bien! cet invraisemblable semble entrer dans le domaine de la réalité, grâce à un jeune inventeur, M. André Gamblin, qui prétend nous faire aller du Havre à New-York "en cinq heures".

Vous avez bien compris: en cinq heures! Venir nier après cela que des rêveurs exquis comme André Laurie ou comme Jules Verne ne soient pas doués du don de la double vue! C'est que, dans leur fantaisie, il y a de la science qui se cache; dans leur rêve, il y a un prodigieux problème mathématique. Et l'on peut presque dire que si le paradoxe est la vérité de demain, le roman scientifique c'est aussi l'invention de demain.

André Gamblin, lui, n'est pas un rêveur, c'est un mathématicien étonnamment audacieux. Tout modeste mais en même temps tout triomphant, avec quelque chose qui serait de la sérénité, il me dit avoir trouvé un engin qui détrônera l'hélice, l'hélice qui fait marcher les bateaux. Cet engin sera susceptible de faire mille milles à l'heure sur mer.

Ce n'est même pas un engin, ce n'est pas une machine, c'est un simple petit bateau tout ordinaire, que M. André Gamblin fait mouvoir par des moyens différents de ceux qui ont été employés jusqu'à ce jour. De même que l'hélice a été un progrès considérable sur la roue à aubes qui l'abaissait précédée, le propulseur de M. André

Gamblin doit faire que l'on renoncera à l'hélice.

Il a baptisé ce propulseur du nom de "typhonoïde". Il place ce moteur à l'avant du bateau; grâce à un mouvement de rotation, le propulseur, dont la conformation est toute particulière, fait le vide, et le bateau est attiré et va de l'avant, rapide comme l'éclair.

Le mécanisme de ce propulseur serait très facile à comprendre pour tous les lecteurs et lectrices de l'"Album Universel", qui, habitant Montréal, savent qu'en mettant une lettre dans le tube pneumatique où on a eu soin de faire le vide, cette lettre va d'un bureau quelconque au bureau central, avec une rapidité extraordinaire.

Or, dans le typhonoïde ce qu'il y a de curieux, c'est que le propulseur produit son vide lui-même au fur et à mesure qu'il avance.

Des essais très sérieux ont été faits, cette année même, près de Bordeaux, sur un étang, en présence de personnes compétentes. Deux systèmes ont été expérimentés: le système à hélice, et le système de M. Gamblin, autrement dit le propulseur ou typhonoïde. Un mouvement d'horlogerie faisait mouvoir les deux systèmes; or, l'hélice put à peine fonctionner, tandis que le typhonoïde traversait l'étang avec la rapidité d'une flèche.

Mais cette expérience ne suffit pas à M. Gamblin. Fort de ses calculs, il va construire un bateau destiné à affronter l'Océan; ce bateau pourra contenir une dizaine de personnes; et le jeune ingénieur espère entreprendre immédiatement la traversée du Havre à New-York.

Ne rions pas de ces inventeurs. N'oublions pas que Fulton, qui inventa les bateaux à vapeur, fut traité de fou par Napoléon 1er; que Sauvage, qui inventa l'hélice, mourut en prison.

Le progrès de l'humanité, ce sont précisément ces fous qui le réalisent. Ces fous sont les hommes de génie qui font la gloire des nations après avoir été méconnus, maltraités ou tournés en dérision par leurs contemporains.

Rappelons-nous le nom d'André Gamblin. Il sera peut-être célèbre demain.

LES SOUVENIRS

De nos émois d'enfant le lointain souvenir
Nous est fidèle encore, en dépit des années;
Les fleurs de notre avril en vain se sont fanées,
Leurs images en nous ne se peuvent ternir.

Mais au contraire, hélas! voulons-nous retenir
De nos impressions les plus récemment nées,
Elles s'effacent vite et meurent, condamnées.
Moins anciennes dans l'âme, à plus tôt y finir.

Comme un prompt échanson qui, sans reprendre haleine,
Passe devant la coupe et la tient toujours pleine,
Le temps passe et remplit la mémoire à plein bord.

Le souvenir nouveau c'est la dernière goutte
Qui sous le moindre heurt s'en échappe d'abord,
Tandis que la première au fond demeure toute.

SULEY PRUDHOMME,
de l'Académie française.

LE BIENHEUREUX

J. = Baptiste = Marie Vianney

1786-1859

L'Eglise vient de décerner les honneurs solennels de la Béatification à l'humble prêtre qui restera populaire dans les fastes de la sainteté sous le nom de "Curé d'Ars". Les échos de Rome nous ont apporté les clameurs d'enthousiasme qui ont salué la déclaration infaillible de l'Eglise plaçant sur ses autels cette si pure gloire du clergé français. Et une fois de plus, nos cœurs émus ont murmuré ce pieux refrain du virginal "Magnificat: De posuit potentes de sede, et exaltavit humiles..."

Oui, les fêtes de la Béatification de Jean-Baptiste-Marie Vianney ont été l'éclatant triomphe de l'humilité. Et ce n'est pas sans un dessein providentiel que l'honneur de lever le voile dans cette apothéose était réservé au glorieux Pape,

sorti, comme son frère de France, des rangs du peuple, et, comme lui, ayant évangélisé le peuple des campagnes, avant d'arriver, par tous les degrés de la hiérarchie, au Pontificat suprême.

La popularité du Curé d'Ars, une popularité qui a toujours été l'effroi de son humilité, a commencé de son vivant. Pendant de longues années, les foules se sont succédé, le jour et la nuit, autour de son autel, où il "voyait le Bon Dieu" presque tous les jours; au pied de sa chaire, où d'illustres orateurs, tel le Père Lacordaire, écoutaient, émus, la langue du Ciel sortir des lèvres d'un Saint; à son confessionnal, où, pendant trente ans, il passa quinze à seize heures par jour, quelquefois quarante heures de suite, sujet toujours à des migraines épouvantables, que des compresses de vinaigre, loin de calmer, ne faisaient qu'aggraver en lui enlevant la peau; atteint d'autres infirmités aussi insupportables, et que la position, toujours la même, avait réduites à l'état de plaies; mais fatigué surtout par ce "débrouillement" des consciences qui venaient lui dévoiler tous leurs embarras et toutes leurs misères.

Sa popularité! Elle avait eu son écho jusque dans le palais impérial des Tuileries, et Napoléon III lui avait envoyé la croix d'honneur. A rapporter de tels faits à l'heure actuelle, on croit presque rêver. Et pourtant, c'est de l'histoire d'un demi-siècle seulement. Quoi qu'il en soit, il fallut, pour qu'on pût dire qu'il l'avait accepté, lui faire croire que c'étaient des reliques qu'on lui offrait.

"Hé! là", fit-il avec un soupir de désappointement, lorsqu'il eut ouvert l'écrin qui la renfermait... "ce n'est que ça!..." Et, s'adressant à celui de son entourage qui la lui avait remise: "Tenez, mon ami, lui dit-il, l'empereur s'est trompé."

Quelques jours après, le préfet de l'Ain étant venu féliciter le nouveau chevalier, le Curé d'Ars lui dit: "Vous auriez bien fait de porter cette décoration à un plus digne. — C'eût été difficile, répondit très courtoisement M. de Coëtlogon. Si l'empereur vous a donné la croix, monsieur le curé, ce n'est

pas pour vous honorer, c'est pour honorer la Légion d'honneur." On lit dans la vie du Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney:

"Tous les pèlerins d'Ars contemplaient, sinon avec les yeux de la foi — beaucoup n'avaient pas ce bonheur — du moins avec le respect qu'inspire une incontestable supériorité morale, les combats de ce vaillant athlète de la pénitence et de la charité apostolique. On ne s'arrachait pas facilement à ce spectacle. On y trouvait réunis le merveilleux, le pathétique, le simple, le sublime, et, pour tout dire, la grandeur épique d'une race d'hommes oubliés, naïfs comme des enfants et forts comme des géants. Plus l'intelligence

était élevée, plus l'effet produit par ce spectacle était considérable."

C'est que la gloire des héros divins, faite exclusivement du mépris de soi-même et de la charité poussés jusqu'à l'héroïsme, a toujours subjugué et subjuguera toujours les esprits sincères, mais à combien plus forte raison les âmes éprises du divin idéal du Calvaire. La canonisation de saint Benoît Labre, il y a vingt-cinq ans, fut le défi du Ciel jeté à la sensualité de notre époque; la béatification de Jean-Baptiste-Marie Vianney vient d'en être un autre jeté à toutes les haines de l'enfer conjurées contre le sacerdoce chrétien, mais la plus éloquente des leçons, aussi, donnée à tous les élus du sanctuaire.

Il y a quelques années, avec les membres d'un

verre d'eau, et tout cela debout, pour retourner plus vite à son ministère; — la marmite où il faisait cuire les pommes de terre, qu'il mangeait moisies au bout de plusieurs jours, et qu'il trouvait "encore trop bonnes pour le curé d'Ars"; — le panier où il mettait les vieilles croûtes de pain qu'il achetait aux pauvres; — la planche qu'il glissait sous sa vieille paillasse "anémique"; — le lit brûlé par le "grapin"; le cercueil où son corps a reposé pendant les vingt-six premières années qui ont suivi sa mort, et qui a été remplacé par un autre au jour de la première reconnaissance des ossements; — des palmes faites avec ses vêtements; — une ampoule qui contient de son sang encore liquide; — des fragments de sa discipline et une foule d'autres objets qui ont été à son usage.

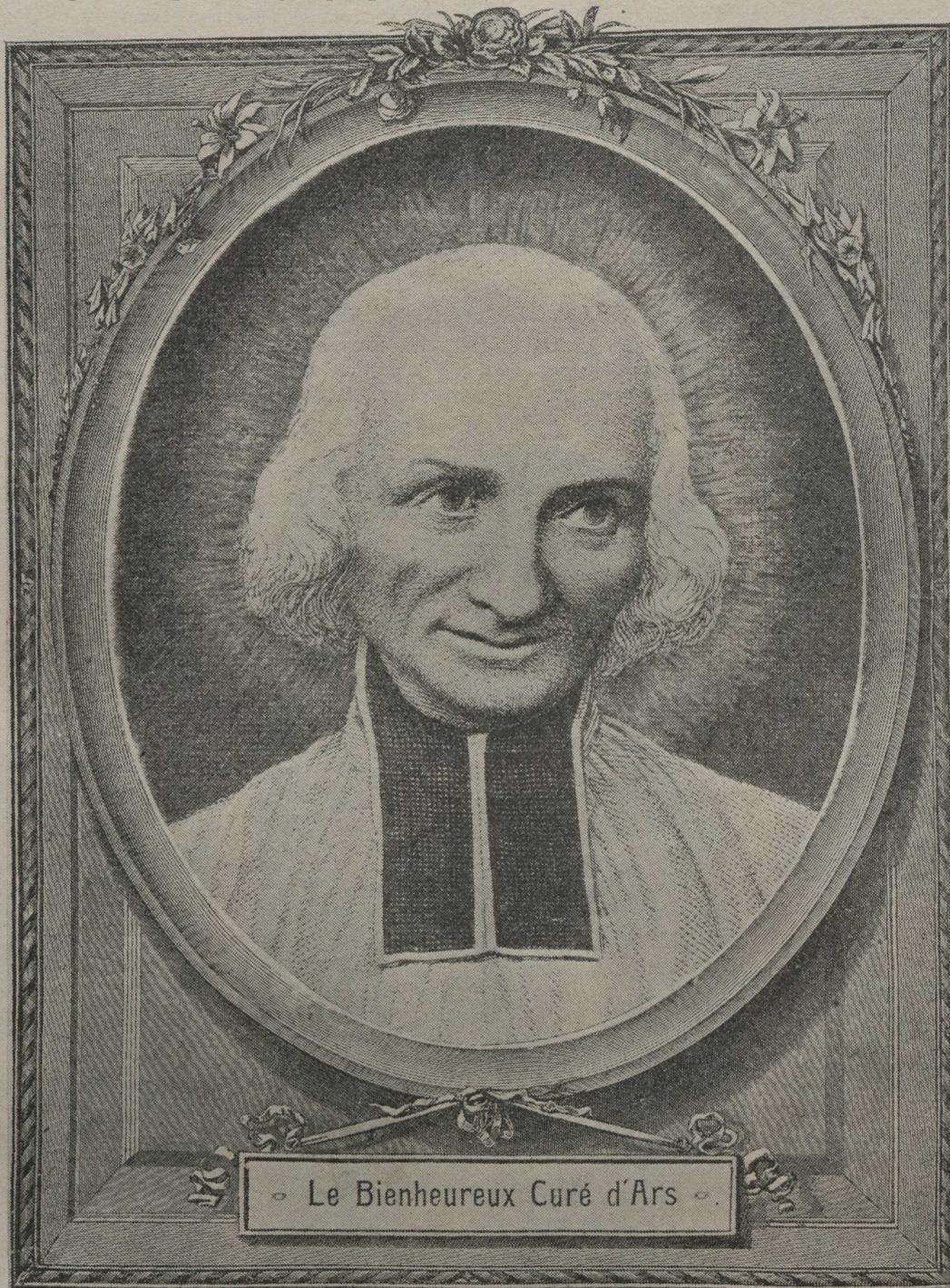
De la salle à manger, nous montâmes dans sa chambre à coucher. Elle est telle qu'au jour de sa mort, avec la vieille glace, la modeste table, quelques petits tableaux, quelques livres, l'écuelle où il buvait, et le pot bleu dont le démon se servait pour "battre la générale". C'est dans un angle de cette chambre que la sainte Vierge lui apparut un jour, pendant qu'élevé de terre devant Elle, il implorait des conversions, promettant en retour de rudes mortifications.

Quelle éloquente prédication ce nous fut! Quelle leçon, en effet, pour tous ceux qui, à l'exemple du Curé d'Ars, ont à se dévouer à Dieu et aux âmes! Aussi ne pouvions-nous nous empêcher de nous dire: "Cela vaut bien une retraite!" et de bien graver dans nos coeurs ce mot d'ordre qui, quelques instants auparavant, tombait sur nous du haut de la chaire: "En avant! et, comme le Curé d'Ars, faisons une ample moisson d'âmes."

Un des témoins de la récente et dernière reconnaissance des reliques du Bienheureux, nous disait qu'on avait retrouvé son corps dans un état de conservation parfaite. Son coeur, ce coeur qui avait si ardemment palpité d'amour pour Dieu et pour les âmes, déposé dans l'alcool, l'avait immédiatement coloré d'un sang abondant et vermeil.

L'histoire des saints est pleine de ces faits merveilleux. Mais il nous est doux d'en jeter, une fois encore, la preuve à la face de l'orgueil et du scepticisme de notre siècle: à la gloire de la France, dont Jean-Baptiste-Marie Vianney est le fils; à la gloire du clergé français, pour qui la glorification d'un des siens est une douce consolation et un puissant encouragement au milieu des amertumes qui l'abreuve de toutes parts; à la gloire de l'Eglise catholique tout entière, qui, enfantant toujours des saints, prouve ainsi la richesse de sa sève et le perpétuel miracle de sa vitalité.

Abbé CARPON.



JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY, Curé d'Ars,
a été solennellement proclamé Bienheureux, par Sa Sainteté Pie X, le dimanche janvier 1905.

pèlerinage de prêtres dont j'avais le bonheur de faire partie, nous contemplions, dans ses moindres détails, ce reliquaire qui fut le presbytère du héros de Dieu. Nous entrâmes d'abord dans la salle à manger, qui n'a guère servi à son propriétaire. Derrière une légère cloison à jour, posée là pour empêcher de pieux larcins, se trouvent: la poêle qui lui servait à faire ses "matéfaits", ce repas de ses jours "d'extra", c'est-à-dire des crêpes lyonnaises, dont il faisait cuire la seconde pendant qu'il mangeait la première, et la troisième pendant qu'il mangeait la seconde, et dont il "expédiait" la dernière en rangeant ses ustensiles de cuisine et en buvant un

POUR NOS LECTRICES

VARIATIONS sur la MANCHE à GIGOT



A manche à gigot revient à la mode; depuis dix ans elle avait disparu. Pendant dix ans la mode a emprunté tour à tour les formes les plus diverses, sans cependant jamais révéler une forme vraiment nouvelle; elle a passé une revue presque complète des manches connues. Il semble d'ailleurs que le nombre de ses créations soit assez restreint et qu'il suffise d'un cycle de dix années pour les voir réapparaître à tour de rôle. Quoi qu'il en soit, cette hypothèse s'est vérifiée pour la manche. Nos lectrices en jugeront par cet article, où elles trouveront une sorte de revue de la manche pendant ces dix dernières années.

—C'est une antiquité!

—Les antiquités, Madame, sont en ce moment fort à la mode.

—Et la mode est aux antiquités, n'est-ce pas?

Vous imaginez, parce que vous êtes jeune, parce que vous n'avez pas eu le temps encore de parcourir le domaine entier des choses connues, parce que aussi le cercle de nos connaissances ne s'est point encore deux fois formé sous vos yeux, vous imaginez, dis-je, que chaque année invente une mode nouvelle, et que le génie de l'homme est assez puissant pour inventer chaque année, deux fois par an même, une manière nouvelle de froisser une étoffe, de la couper et d'en rassembler les morceaux. Vous allez maintenant connaître votre erreur. Vous vous fâchez de ce que cette saison vous ramène une mode

dix ans vous la reporterez encore; elle pourrait servir à compter les années; vos filles la porteront à leur tour, vous serez grand'mère avant qu'elle disparaisse définitivement. Vos grand-mères et vos arrière-grand-mères l'ont portée de même. Et si vous cherchez bien dans les "chiffons" que vous conservez d'elles, vous y retrouveriez peut-être quelques-uns de ces falbalas qu'elles affectionnaient et qui vous paraîtraient combien plus exagérés, combien plus disgracieux que le "gigot" actuel. C'était, cela, sous le roi Louis XVIII: toute la longue série des régimes qui s'étaient succédés depuis 1789 avaient établi pour la femme un costume presque uniforme: le costume antique à la grecque ou à la romaine, où l'élégance de la manche consistait précisément dans l'absence de manches. Aussi, après la chute de l'Empire, il semble que la manche voulut se venger de l'outrage qui lui avait été fait — et sa vengeance fut de s'exagérer, d'accaparer pour elle seule tout l'intérêt du costume.

Regardez bien, madame, les vieilles gravures de cette époque: les manches du costume féminin les couvrent entièrement; la robe est simple,



1896

Même aux fausses, aux antiquités d'aventure...

—Surtout à celles-là. Et qu'importe donc que l'objet qui nous plaît soit contemporain des Croisades ou de la guerre de 1812? Cela ne nous suffit-il pas qu'il soit de forme harmonieuse, — et de style à peu près correct, s'il prétend à participer d'une tradition?

—Alors vous faites fi de la poussière des siècles, vous dédaignez l'odeur du Passé? Vous approuvez le "vieux-neuf"?

—Je l'approuve. Si je ne l'approuvais pas, il me faudrait — voyez-vous? — détester trop de choses, et je n'ai pas le tempérament d'un Alcèste. Et puis il me paraît logique que le "neuf" s'inspire du "vieux": le vieux d'ailleurs a été neuf, et le neuf, s'il plaît à Dieu, sera vieux. La vie des choses, comme la nôtre, est un perpétuel recommencement. Y a-t-il seulement encore quelque chose de neuf sous le soleil? Voici près de trois siècles qu'un philosophe a proclamé que "tout était dit, depuis qu'il y a des hommes et qui pensent"...

—Mon Dieu, que d'érudition pour une manche!... Que n'appellez-vous Aristote à la rescousse. Il vous fournirait, j'en suis sûre, de puissants arguments. La manche à gigots, une vieillerie que l'on resort de la friperie, quel joli sujet à dissertation pour un philosophe!—Vous savez, mon cher, que je n'en porterai point?

—Vous en porterez, Madame, et vous aurez raison d'en porter. La mode est comme les femmes, beaucoup moins capricieuse qu'on ne croit.



1899

que vous connûtes déjà, voici dix ans. Mais cette manche à gigot, qui vous fait crier et gémir, n'est que la première phase d'une évolution connue et dont je puis vous indiquer les grandes lignes: après la manche à gigot, vous verrez la manche à ballon, et puis la manche "engageante", et puis la manche pagode, la manche à la juive, la manche droite, et puis la manche à crevés avec ses variantes ordinaires: le crevé en haut, au milieu, en bas, et qui évoluera de diverses manières pour redevenir la manche à gigot. Celle-ci, parce qu'elle est plus caractéristique, marque à la fois le terme et le début de l'évolution: elle ouvre le cercle, et c'est elle qui le referme. Vous la connûtes voici dix ans, vous allez la porter cette année et de dix ans en



1900

De la manche à gigot à la manche plate.

En 1899, le gigot a une tendance à renaître; en 1900, il ne reste plus qu'un léger gonflement sur l'épaule, une sorte d'épaulette.

toute droite, à peine un froncé à la taille, et encore est-il souvent caché par le petit tablier de soie que vous connaissez; mais les manches sont prépondérantes, elles absorbent toute la femme, triplent les proportions de son buste, en dissimulant sa poitrine... Et bientôt elles s'exagèrent encore, se gonflent démesurément, à en crever, ce qui arriva vers 1840: mais elles avaient à ce moment tellement "profité" qu'il leur fallut huit ans pour revenir à des proportions normales. Pourtant, si j'en crois les documents que j'aime à feuilleter de ces époques déjà

même de la manche à gigot, qui va vous transformer, faire de vous, madame, une autre femme, une femme inconnue — alors que je croyais avoir pénétré le mystère de votre élégance. Cette manche à gigot, que vous porterez, bien que vous en disiez, va vous forcer à tout modifier en vous: l'édifice aimable de votre coiffure, le port de votre tête, l'ampleur de vos gestes — et même si vous ne modifiez rien de tout cela — pas plus que le son de votre voix — je m'imaginerais que vous en avez fait ainsi, et cela suffira à ma satisfaction. L'homme est inconstant. Si la mode

moi donc croire que c'est pour moi — pour mon espèce — que vous et vos semblables se préoccupent tant d'assurer à leur beauté une rénovation périodique, la rénovation par l'extérieur, par le costume, qui est le fard de la forme, attrayant comme le mensonge.

—Qu'en termes aimables ces choses-là sont dites! — Vous parlez comme un livre. La manche à gigot décidément vous inspire. Que ne me parlez-vous aussi de la crinoline! L'une ne devrait pas aller sans l'autre: un joli cadeau à faire à une femme mince! Crinoline et manche



1901



1902



1903

lointaines, l'exagération même de la manche ne fut jamais préjudiciable à la grâce de la femme: la souplesse de la démarche, l'harmonie du geste lui restaient, avec en outre le mystère plus attirant de sa forme cachée; nos grands-pères aimèrent nos grand-mères, et les poètes chantèrent la femme. Rappelez-vous, madame, que ces premières manches à gigot, les "mongolfières", comme on les nomma un moment par dérision, sont contemporaines de Chateaubriand, d'Alfred de Musset et de lord Byron...

—Je ne vois pas ce que viennent faire ici l'Histoire et la Poésie. S'il revenait en ce bas-monde, Chateaubriand ne reconnaîtrait à Paris que le Palais de l'Institut et la rue de l'Université; quant à la Parisienne, quant à la femme, ou bien elle le captiverait, et il serait obligé de la "découvrir" à nouveau, ou bien elle le décevrait tellement qu'il recommencerait incontinent l'itinéraire de Paris à Jérusalem. Ah! Monsieur le Professeur, c'est que la Parisienne de 1905 — celle qui va ressusciter pour la troisième fois la manche à gigot — n'est plus celle qui la créa sous le roi Louis XVIII... Il y a loin de Chateaubriand à Paul Bourget, et Marcel Prévost n'est pas précisément le petit-neveu de lord Byron... et puis, voulez-vous mon avis? Votre Chateaubriand et votre lord Byron n'étaient peut-être que des neurasthéniques...

—Ce qui tendrait, Madame, à démontrer que — comme je vous le disais tout à l'heure — rien n'est neuf sous le soleil: le génie de l'homme ne serait qu'une question de digestion et le charme de la femme une simple question de manches.

—Vous en parlez bien à votre aise. On dirait que c'est votre propre cause que vous plaidez?

—Et c'est elle, en effet. Je ne m'accoutume pas à penser que ce soit pour elle-même que la femme recherche les mille artifices de la parure. La femme porte en elle l'instinct de plaire — l'instinct de nous plaire. La mode est le meilleur conseiller de l'amour: par elle, le charme de la femme se renouvelle, et grâce à elle nous aimons dix femmes en dix ans, alors que nous croyons n'en aimer qu'une. De cela nous devons être reconnaissants à toutes les modes, à celle

fixe son désir, vous devez vous en féliciter; elle montre ainsi qu'elle a dans la nation une fonction très haute — conservatrice, protectrice et même créatrice. Vous en doutez? — Quel est donc le principe organisateur de toute société? Vous serez d'accord avec moi que c'est l'amour, et si la Mode, en assurant par la transformation incessante de la femme, la constance de l'amour de l'homme à cette femme... concluez! Laissez-



1905

De la manche plate à la manche à gigot
Le gigot réapparaît: il va grossir et prospérer plus que jamais

à gigot ensemble... Voilà qui serait gentil!

—Pas plus laid qu'autre chose, sans doute. La manière de porter, madame, vaut mieux que ce que l'on porte, et je suis certain que les femmes, dans cet appareil, trouveraient encore le moyen de nous charmer... Mais si vraiment la manche à gigot vous répugne à ce point, pourquoi n'imaginerez-vous pas une forme de manches qui vous serait personnelle et qui conviendrait mieux à vos goûts et à vos désirs? Cherchez. Et même si quelqu'une des manches qui se portaient ces dernières années vous satisfaisait mieux...

—Y pensez-vous?

—Quel tyran vous en empêche?

—Un tyran?

—Dame!

—Dame!

—Non pas: une fée... "La mode"!

COIN DE PARC

L'Amour silencieux est plus haut que les roses
Qui, grimpantes, autour du socle, sont écloses,
Ivres de clair soleil ou tendres ou farouches,
Mystérieusement belles comme des bouches
Qui s'empourprent et qui embaument et qui saignent!
Mais, tout en écoutant chanter l'onde aux fontaines,
L'Amour, debout au blanc marbre de sa statue
Svelte parmi les fleurs où elle est toute nue,
Pose son doigt d'enfant sur ses lèvres de femme.
La colombe gémit; le paon roue; un cerf brame;
L'automne effeuille en or le bosquet qui fut vert;
Le vent pleure; le jet d'eau gèle; c'est l'hiver.
La rose s'est fanée et le marbre divin
Dégüirlané des fleurs qui se liaient en vain,
Anxieux au vent froid où sa beauté se gerce,
Sous la pluie indolente ou la cruelle averse,
Sent le lierre velu qui monte au piédestal,
Sinueux et dardant ses langues de métal,
Serpent multiplié dont les noeuds l'étreindront,
Enlacer sa cheville et le mordre au talon.

HENRI DE REGNIER.

LA GRANDE AIGLE

Tous les lettrés nous sauront gré d'avoir fait passer dans notre langue ce récit, d'un pathétique si intense et d'un si puissant raccourci, un des plus beaux qui soient dans la littérature scandinave. En ces quelques pages, admirables par la profondeur du sentiment et la largeur de l'inspiration poétique, l'auteur a su ouvrir devant nous ces deux infinis : l'azur du ciel et l'amour maternel.

LA-BAS, loin, très loin, là où les montagnes de Norvège se dessinent en bleu sur le ciel, où les pics, les pitons et les dents étincellent et brûlent avec d'étranges couleurs violettes, la grande aigle avait son aire dans une anfractuosités de roc abrupt et sauvage. Des ravines revêtues de sapins, où des torrents bruissaient, y grimpaient comme des sillons de plus en plus étroits.

Quand, à la pointe du jour, planant sur ses ailes puissantes plus haut que ne montent les regards humains, l'aigle épiait et cherchait sa proie, elle distinguait sans effort jusqu'au mulot des prés trottant sous les herbes. Et, tout à coup, le petit chevreau fou de plaisir, qui jouait, dansait et réalisait le joli tour de force de se tenir en équilibre sur l'arête d'un rocher, faisait dans l'air pur une ascension autrement périlleuse. Et le lièvre, qui se frottait encore les yeux et n'avait pas commencé sa toilette du matin, était mis subitement à même de contempler le monde d'un point de vue si élevé que les flèches des églises de sept communes se brouillaient éperdument sous ses yeux.

Les autres jours de chasse, l'aigle traversait des centaines de lieues, au-dessus des plateaux, des landes grises et moussues, des rocs farouches et des noirs abîmes. Et les montagnes lointaines bleuisaient derrière les montagnes, toujours vers l'ouest, jusqu'à l'orageuse mer de glace. Chaque ligne de montagnes indiquait un royaume dont la grande aigle, au cours des ans, avait fait sa progéniture reine ou roi. Et malheur à l'intrus qui osait se hasarder sur ce terrain de chasse ! Plus d'une fois la grande aigle, elle-même, avait dû soutenir un combat contre un prince exilé de sa propre famille. Combat terrible ! Les plumes volaient et tombaient comme des flocons de neige, mais d'une neige sanglante, jusqu'à ce qu'un des deux adversaires s'abattît sur le sol, presque inanimé. Il y avait du sang d'aigle sur les rocs de ces frontières.

* * *

Un matin, après une chasse de cent lieues au-dessus des landes rocheuses, l'aigle revenait vers son petit avec un renne nouveau-né dans les serres.

Quand elle s'approcha de son nid, elle battit

violemment des ailes ; son cri sauvage retentit, multiplié par les échos des gorges montagneuses. Les fortes branches dont elle avait fait la base de son aire avaient été brisées. Le nid avait été pillé, dévasté ; et son aiglon, qui déjà commençait à voler, son aiglon dont le bec et les serres s'aiguaisaient sur une proie tous les jours plus grande, son aiglon avait été pris ! L'aigle s'éleva bien haut, si haut que l'écho de ses cris ne troubla plus l'immense solitude.

Tout à coup, deux chasseurs qui débouchaient d'un bois, entendirent au-dessus de leur tête un bruissement et un sifflement. L'un d'eux portait sur son dos, dans un panier d'osier, un

dans la nuit obscure, les gens de la ferme perçurent autour d'eux un étrange cri rauque.

Dès la pointe du jour, lorsque à peine le soleil commençait à dorer les nuages de l'orient, elle planait encore, les yeux toujours fixés sur le même point. Elle vit devant la porte les fils du paysan tailler à coups de hache des lattes de bois. Un cercle d'enfants les regardait. Plus tard, dans la matinée, ils apportèrent une cage dans la cour et, à travers les barreaux de cette cage, elle distingua nettement son petit qui, sans trêve ni répit, battant des ailes et s'escrimant du bec, s'évertuait à fuir.

La cage fut laissée au milieu de la cour, et personne ne se montra plus.

Le soleil montait dans la chaleur du matin et, par delà les nuages, l'aigle ramait de ses grandes ailes, mais elle ne cessait d'observer chaque mouvement de son aiglon, qui, la tête tendue, dressait son bec recourbé et sifflait de rage, tandis que ses griffes s'accrochaient désespérées aux barreaux de sa prison.

Midi passa. Cachée là-haut entre les nuages, l'aigle reposait sur ses ailes. Son flair était en éventail. Ce silence, cette cour déserte, cette ferme endormie lui semblaient suspects ; et elle redoubla d'attention.

Les ombres des maisons, des arbres et des clôtures commencèrent à s'allonger.

Toute la journée, toute cette belle journée de soleil, la cage, abandonnée dans la cour vide, l'avait attirée et comme appelée : et les fils du fermier, dissimulés à une fenêtre de la maison, s'y étaient tour à tour postés, le fusil en main. Et l'aiglon ne s'était pas arrêté de donner des coups de bec et d'engager péniblement entre les barreaux sa tête, son cou, ses ailes, tantôt l'une et tantôt l'autre.

Maintenant que le jour déclinait, les enfants avaient repris

leurs jeux et couraient de la porte à la cage. Et bientôt ils s'amuserent gaiement sur la pelouse. Les grandes personnes aussi sortirent et reprirent leurs occupations coutumières.

Dans la soirée claire et sereine, la jeune bru du fermier déposa son nourrisson sur la toile nouvellement tissée, et qu'on avait étendue au soleil pour la blanchir. Et elle se mit à rincer sa lessive près du puits.

* * *



Un coup de fusil retentit, et la grande aigle tomba inanimée

aiglon captif. Et, pendant que les deux hommes poursuivaient la longue route qui descendait vers les fermes de la vallée, l'aigle, toujours planant, ne les quittait pas du regard.

A travers les déchirures bleues des nuages, son oeil perçant observa qu'à l'arrivée des chasseurs dans la cour de la ferme, petits et grands se pressèrent autour du panier.

Du matin jusqu'au soir l'aigle resta là, les ailes toutes grandes. Lorsque vint le crépuscule, elle se laissa tomber vers le toit de la maison, et,

Soudain une ombre, un éclair d'ombre passa dans l'air calme. Le silence fut déchiré par un bruissement singulier, suivi d'un puissant coup d'ailes. La jeune femme se retourna vivement. Un énorme oiseau avait à peine touché terre et remontait déjà vers le ciel. Elle se leva, sans même lâcher le paquet de linge mouillé qu'elle tenait à la main, glacée de terreur. La bête rapace avait agrippé son enfant et l'emportait dans ses serres. La mère le suivit d'un regard fixe, durant une seconde infinie. Et déjà l'air bleussait entre son enfant et la terre.

Alors, affolée, le cœur broyé par l'angoisse, elle eut une inspiration. Elle se précipite sur la cage, saisit l'aiglon et, avec des gémissements et des cris, le tendit des deux mains au-dessus de sa tête. Et elle ne sentait pas les furieux coups de bec qui ensanglantaient ses bras et son visage. La grande aigle suspendit un



Un matin, la grande aigle trouva son nid dévasté

instant son vol; et la jeune femme, qui clignotait des yeux à chaque battement de ses ailes, pouvait voir entre ses serres son enfant enroulé dans ses langes, et qui pendait comme un serpent. Il lui sembla que l'aigle s'abaissait. Les deux instincts de mère en détresse s'étaient compris. La puissante bête descendait lentement, lentement, vers la pelouse. La femme lâcha l'aiglon, fit quelques pas, et s'affaissa sans connaissance, près de son enfant reconquis.

Mais au moment où l'oiseau déposait sa proie et de nouveau cinglait dans l'espace, l'éclair d'un coup de fusil jaillit de la maison.

La grande aigle tomba, inanimée, les ailes largement ouvertes, sur la toile étendue, tandis que l'aiglon, libre, d'un vol rapide et saccadé, regagnait, par-dessus les cimes des arbres, son vaste royaume.

LA CRUAUTÉ DES NÈGRES

On se fait difficilement idée de la puissance et de l'autoritarisme des grands chefs musulmans noirs de l'Afrique centrale. Les souverains disposent à leur gré de la vie de leurs sujets, et c'est un droit dont ils usent trop souvent, malheureusement.

Le colonel anglais Lugard, qui a occupé la partie de la Nigéria anglaise comprise entre le Niger et le Tchad, au Sud du territoire français de Zinder, a donné dans son rapport quelques détails sur les faits de cruauté relevés à Zaria et à Kano.

L'émir de Zaria faisait mutiler publiquement quiconque s'était rendu coupable du moindre délit au marché.

Il avait inventé un supplice spécial: la mise en bouteille. Il faisait creuser un trou en forme de bouteille, dans lequel le condamné était placé debout: on fermait par-dessus sa tête le goulot de la sinistre bouteille, et le malheureux mourait de faim et de soif, comme enfermé dans un bocal! Ou bien, renouvelant sans s'en douter les usages de la décadence romaine, l'émir invitait à sa table les personnages dont il voulait se débarrasser, et les faisait brûler dans la salle du festin, puis il annonçait qu'ils étaient simplement partis pour un long voyage.

L'émir de Kano n'était pas moins cruel. Sa prison ne comptait qu'une entrée de 30 pouces de haut sur 18 de large. L'intérieur était divisé par un mur en deux compartiments de 15 pieds de long, 6 de large et 9 de haut. Le mur de sé-

paration était percé de trous dans lesquels on enfongait par la tête jusqu'aux cuisses les condamnés à mort qui étaient ensuite encore écrasés, refoulés dans leur trou par les autres prisonniers et demeuraient là jusqu'à la mort.

Plus de 130 personnes étaient entassés dans cet effroyable cachot quand les Anglais prirent la ville, et n'en sortaient que pendant le temps nécessaire pour préparer leurs repas. Chaque nuit, des malheureux étaient broyés et asphyxiés. Trois semaines après la prise de la ville, cette prison dégageait encore une odeur de charnier.

Les négriers noirs avaient, on le voit, le même mépris de la vie humaine du nègre que les anciens marchands de bois d'ébène.

LA TOMBE DE KRUGER

L'Angleterre, en la circonstance, généreuse, humaine, a permis que le cercueil du président Kruger fût ramené au Transvaal. L'"Oncle Paul" dort maintenant son dernier sommeil parmi les siens, dans la terre natale, au cimetière de Pretoria, où sa tombe a été ouverte à la suite de celles de son petit-fils, de son fils et de la vaillante compagne de sa vie.

Jusqu'au suprême moment où il vint rejoindre là les êtres chers, la fatalité semble s'être acharnée sur le malheureux vieillard. Un de nos correspondants nous rapporte un incident qui a failli retarder ses obsèques définitives.

Le corps devait être exposé, pendant une semaine, dans la vieille église de Pretoria, maintenant abandonnée et remplacée par un temple tout neuf. Mais, le clocher de cette église ancienne menaçant ruine, on voulut, craignant quelque accident, l'abattre avant de permettre à la foule de pénétrer dans l'édifice. L'opération fut malheureusement conduite et fut à deux doigts de tourner à la catastrophe. Le clocher, sur lequel on avait équipé des câbles, tirés par des automobiles, s'écroula de façon si malencontreuse qu'il produisit de graves dégâts et qu'on dut hospitaliser le cercueil dans un autre immeuble religieux, la Suzanna hall. C'est de là que la dépouille mortelle de Kruger est partie pour aller auprès des siens.



AU CIMETIÈRE DE PRETORIA — Les tombes de la famille Kruger

A gauche, la tombe du petit-fils de l'ex-président: Paul Kruger; puis celle de son fils; celle de sa femme et, enfin, à droite et ouverte, celle prête à recevoir le cercueil de l'ex-président.

Les Jolies Filles de Zelande

Il est sans doute amusant de faire de longs voyages pour aller, l'été, sur une plage élégante ou discrète, suivant que l'on aime le mouvement ou la tranquillité. Mais d'aucuns profitent de leurs vacances pour s'en aller vers des décors et des visages qui ne soient pas familiers. C'est à un voyage de ce genre que nous convions nos lectrices: qu'elles nous suivent donc jusqu'en Hollande, au pays où les maisonnettes peintes de rouge, de vert, de blanc, semblent de porcelaine, où les paysages sont d'une délicatesse calme et où la beauté des villageoises est proverbiale.



UNE fois de l'autre côté de l'eau, quitter un soir le Paris des boulevards, le Paris mouvementé, bruyant, houleux, qui ondoie, comme un torrent sonore, entre les marches de la Madeleine et la rue Drouot; et s retrouver, le lendemain, dans la tranquillité d'une petite ville hollandaise presque inanimée, jolie et menue

tout ce qu'ils suggèrent et que nous voudrions savoir.

De toutes les séductions de cette terre privilégiée qu'est la Zélande, la plus profonde est la beauté des femmes du peuple, des "boerinnen", comme on les nomme, les paysannes. Qu'elles soient blondes comme leurs lointains ancêtres saxons, qu'elles soient les brunes descendantes des audacieux conquérants espagnols, elles restent des créatures d'élite dans la gent rurale. Sans doute les chairs accusent parfois une santé un peu luxuriante et rappellent les opulences des modèles de Rubens, l'épaisseur des jupes exagère encore de suffisants embonpoints, mais le visage a des finesses, des grâces distinguées qui étonnent et qui ravissent. Le teint garde, malgré les rigueurs du climat, une fraîcheur qui ferait envie à plus d'une Canadienne, les lèvres purpurines s'encadrent d'exquises fossettes, et les yeux, les grands yeux noirs aux reflets de velours, sont riches de caresses ingénues et troublantes.

Leur costume est le plus coquet, le plus mondain qui se puisse imaginer. Les bras nus, les corsages de satin broché, les fichus de velours bleu de roi évoquent plutôt l'idée du bal que la ferme. De plus, les Zélandaises adorent se parer de bijoux. Leurs fronts sont chargés de boucles ou de plaques d'or, leurs doigts disparaissent sous la largeur de lourds anneaux d'or ciselé, chefs-d'œuvre des orfèvres de Schoonhoven et de Bolsward. Au cou, la "boerin" porte un haut collier de corail que ferme une boucle de prix. Il n'est pas de fille de fermier, pas de servante, qui ne possède ces ornements nationaux, bien que leur valeur soit, pour les boucles, de cinquante florins environ (vingt dollars), et, pour le collier, de trois à quatre louis. A ce propos, une légende me fut contée, qui montre jusqu'où la coquetterie peut conduire, parfois, une fille de Zélande.

"Au village de Souburg il y avait une jeune servante de ferme qui était belle comme une princesse, mais aussi peu fortunée que le dernier des pères du pays. Quand elle allait au marché de Middleburg, le jeudi, aucun passant ne la regardait, parce qu'elle était pauvre et qu'elle n'avait pas sur le front les jolies boucles d'or des autres filles. Le temps venu des kermesses, aucun garçon ne l'invitait à danser. Et

le cœur de Keetje souffrait de n'avoir personne pour le comprendre.

"Auprès de Souburg, sur le chemin qui mène à la ville, se trouvait un petit étang. Chaque matin, Keetje, en passant par là avec ses seaux à lait, s'y arrêtait, et elle versait dans les buires de cuivre quelques mesures d'eau claire, afin d'amasser peu à peu de quoi s'acheter de jolies boucles d'or.



LE COSTUME DE GOES

Le costume de Goes, avec le serre-front blanc, excelle à faire valoir la superbe profondeur des regards.

comme un jouet d'enfant, quelle sensation rare et délicieuse!

"La vie est là calme et tranquille", vie ordinaire des petites villes bourgeoises dans tous les pays, mais ici rehaussée, à nos yeux, de singularités amusantes.

C'est la charrette à chiens du laitier, qui arrête à chaque porte les grands vases de cuivre aux reflets éblouissants.

C'est la marchande de légumes, casquée, en toute saison, d'un chapeau de paille aux rubans de soie bleue; ses paniers se balancent au bout de deux cordes liées au bât de bois qui couvre ses épaules. Des gamins aux cheveux longs, bouffis et graves ainsi que des portraits de Renan, passent, majestueux, fumant des cigares trop gros pour leurs bouches enfantines. Des fillettes blondes s'en vont gaiement, bras dessus, bras dessous, en chantant à pleine gorge une marche militaire, souvenir de la guerre du Transvaal...

L'étrangeté est ici partout, et c'est le charme du voyage, cette profusion de détails nouveaux, qui surprennent le regard, et nous intriguent par



BOERIN DE 16 ANS

Les belles filles de Zélande jouissent d'une robustesse précoce.



ZÉLANDAISE DE 18 ANS

Dans la physionomie des Zélandaises on chercherait en vain le sourire mystique de la Joconde.

"Keetje fit si bien qu'elle put un jour réaliser son rêve. Elle fit l'emptette des "strikken" convoitées. Et, comme elle revenait au bourg, parée des précieux bijoux, elle s'arrêta auprès du petit étang et se pencha sur l'onde pour y mirer son visage embelli. Mais, hélas! les boucles d'or, dans ce mouvement, se détachèrent et furent englouties à jamais. Au même moment, Keetje entendit une voix qui disait: "Ce qui vient de l'eau doit retourner à l'eau!"

La légende nous a amenés au village. Restons-y. Aussi bien est-ce là qu'il faut observer la "boerin" dans les habitudes de sa vie. Attachons-nous indiscrètement à ses pas et tâchons de dépeindre ses pensées aussi clairement que l'objectif du photographe a reproduit le pittoresque de ses rustiques occupations.

Six heures du matin, au printemps. "Pietje" (Pierrette) — on aime à donner ce nom aux "boerinnen" — Pietje s'est éveillée à la prime aube. Elle a ouvert les courtines de son lit clos. Le jour, se glissant furtivement par les petits carreaux de la fenêtre, allume des lueurs indécises aux ferrures polies de la vieille armoire à ti-

roirs. Pietje s'est levée. Sa toilette est vite achevée. Elle chausse ses sabots blancs, prend les seaux dans l'office et part à travers les prés, vers les vaches noires ou blanches, qui meuglent en l'apercevant.

Ce matin, à quoi songe-t-elle, la jolie fille du fermier ?

Les pinsons chantent dans les saules. Un vent frais souffle de la mer, dont on entend, par delà la dune, la plainte monotone. Le soleil met de la joie dans le ciel bleu. Pietje songe au jeune "boer" aux yeux profonds qui, l'autre dimanche, au sortir du temple, lui a pris son cœur avec des paroles si tendres. Il reviendra ce soir, au crépuscule, frapper, selon la vieille coutume, à la fenêtre de la ferme.

En le voyant, ceux de la maison comprendront. Pietje se lèvera, son cœur battant à coups pressés. Elle ira ouvrir à Jan la grande porte de la cour, et elle lui donnera la réponse qu'il attend d'elle. Jan est un brave garçon. Pietje lui dira : "Oui, viens dimanche après-midi au pré, à l'heure ordinaire des premiers rendez-vous." Et lorsque Jan la rejoindra, pendant la traite des vaches, bien sûr elle ne le navrera pas d'un refus.

Alors Jan sera, devant tous, son fiancé, et, chaque nuit, les parents étant couchés, il viendra la retrouver dans l'office, le "bakkeet" et, sur le petit banc de bois, dans le mystère de la ferme endormie, ils échangeront les serments qui lient pour la vie. Ainsi a fait sa soeur Maatje, naguère, et les fiancés doivent avoir des choses bien douces à se dire, car, lorsque Lein (Léon) venait le soir, Pietje entendait après minuit encore les voix étouffées des deux fiancés.

Puis, plus tard, Pietje annoncera aux parents et aux amis son prochain mariage. Chaque matin, le facteur rural déposera à la ferme les jolies cartes de félicitations, bouquets de roses ou de myosotis, gerbes symboliques, mains enlacées, souvenirs des amitiés fidèles. On en composera un jour, dans un cadre doré, un précieux trophée.

Alors arrivera le grand jour de bonheur.

Les noces de Zélande sont l'occasion d'importantes festivités. De toute part, sur les routes, on verra venir les charrettes des invités, longs chars à bancs montés sur quatre roues légères et recouverts de toile blanche.

Le cortège se formera. Pietje sera parée de ses habits de fête. Sa jupe noire, son corsage de soie claire, sa guimpe de fine mousseline égaleront bien en élégance la robe blanche des mariées de la ville. Pietje aura aux doigts, pour la dernière fois, les lourds anneaux d'or ciselé qu'elle portait jeune fille. L'usage veut que tout luxe de toilette cesse après le mariage.

Qu'importe ? L'amour de Jan vaut tous les bijoux de la terre.

* * *

La journée des noces sera joyeuse et folle comme il convient.

Les mets seront répandus à profusion sur les tables. Le Schiedam et le Bols couleront à flots et, plus d'une fois, Pietje trempera ses lèvres dans le verre de Jan pour y goûter le "parfait amour..." qui sent l'anis et le clou de girofle.

Pendant des heures, les hommes boiront comme des puits, fumeront comme les grands steamers d'Anvers.

L'alcool déliant les langues, les plus graves deviendront loquaces.

On entonnera en chœur les refrains populaires.

Et, au milieu des rires, des chants et de la ripaille, lorsque, la nuit venue, brilleront au ciel les étoiles complices des amours, Pietje et Jan

disparaîtront de la foule et gagneront la retraite intime que la sollicitude maternelle leur a préparée, dans un coin discret de la grande ferme de "Vogelengezang" — "Chant des Oiseaux".

Ainsi, du midi au nord, de l'ouest à l'est, les mœurs varient, les costumes changent.

Mais les sentiments suivent la loi éternelle.



MARIE, LA PERLE DE WALCHEREN
Marie, de Domburg, la perle de Walcheren, a consenti à se laisser photographier.

Paysannes coiffées du henmin des ancêtres, fines parisiennes vêtues de soie et de linon, combien différentes d'aspect vous a faites l'art du décor féminin ! Pourtant, sous la rude toile ou la batiste, le cœur bat pour les mêmes espoirs, les mêmes craintes, les mêmes joies.



LES LAITIÈRES

On rencontre aussi, par les venelles ombreuses, les laitières dont les fichus sont d'une impeccable blancheur.

Et, quand on tombe subitement dans un village perdu de la vieille Zélande, si l'on aperçoit, par un clair matin de printemps, une jolie "boerin" qui s'en va au pré, il n'est pas malaisé de deviner à quoi, là-bas comme ici, rêvent les jeunes filles.

GASTON SEVRETTE.

LES HOLLANDAIS

Un écrivain du XVIII^e siècle a dit que les Hollandais ont un extérieur sérieux et froid, suite de leur caractère, qui est réservé; nourris dans une égalité politique, ils s'émeuvent facilement à la moindre entreprise contre leur religion, contre l'intérêt général de leur république ou contre l'intérêt particulier de leur commerce, qui en est l'âme.

Dans les affaires, ils sont plus prudents qu'adroits, plus vrais que liants, plus polis et plus humains que gracieux; ils n'ont communément l'esprit ni fort étendu, ni fort élevé, mais ils l'ont juste. Attachés à leur objet, ils ne s'égareront pas dans de longs circuits; tout, dans leurs négociations, est l'ouvrage de connaissances solides et de la réflexion. Ils écoutent avec attention et ne précipitent jamais leurs réponses; ils jugent bien, mais lentement; ils ont un sens droit, qui va au but par les voies les plus naturelles; ils hésitent à se résoudre, mais ils ne changent plus ce qu'ils ont une fois résolu. Amateurs de gain, ils s'exposent à toutes sortes de périls pour s'en procurer. Le Hollandais sacrifie, quand il le faut, le présent au futur, et travaille pour ses arrière-neveux avec la même ardeur que s'il devait recueillir personnellement le fruit de ses peines. En Hollande, l'opulence des particuliers forme celle de l'Etat, et de l'opulence de l'Etat croît le crédit public. En Hollande, la populace est très docile et respecte ses magistrats, mais c'est par la douceur qu'elle veut être menée; lorsqu'elle est une fois émue, elle se porte à des excès inouïs, et les exemples de sévérité ne servent qu'à l'animer davantage.

La Hollande a progressé, mais les Hollandais n'ont pas changé. Tels ils étaient au XVIII^e siècle, tels nous les retrouvons au XX^e. On les accuse d'avarice; mais l'aisance générale, la richesse de leurs maisons, les sommes

qu'ils dépensent en livres, en tableaux, en fleurs, pour leur table, pour la toilette de leur femme et de leurs enfants, et, plus encore, leur inépuisable bienfaisance, protestent contre cette accusation. Économes, oui; avarés, non.

N'allez pas croire que le Hollandais soit froid et impassible; oui, réservé, ne se livrant pas tout de suite, mais très gai au fond, aimant le plaisir et la plaisanterie, quoiqu'il l'ait un peu lourde et qu'il sache être modéré dans les manifestations de sa gaieté. Son caractère et son éducation le préservent de la colère dans les discussions publiques et privées les plus violentes. Si on conteste son opinion, il la soutient avec une fermeté voisine de l'entêtement. Si l'on n'accepte pas sa parole, il l'affirme avec une énergie inébranlable; puis il se retire ou s'enferme dans un silence dédaigneux.

La vie publique, à la Haye, est presque entièrement française. A Rotterdam, le caractère anglais domine; à Amsterdam, le caractère allemand. Mais c'est surtout en apparence que la Haye est une ville à moitié française. Dans cette capitale, riche, élégante et gaie, il n'y a ni tumulte, ni dissipation, ni scandale.

On ne devient pas très instruit, quand on ne lit que ce qui plaît. — Joubert.

* * *

Il est rare qu'on ne fasse pas un bon marché en achetant des plaisirs par des privations. — De Levis.

La lutte contre le feu

Au moment où les incendies se multiplient et que la grave question s'agit de nous d'améliorer notre système de les combattre, il nous a paru intéressant de signaler ici l'état de perfection et de fonctionnement du "London fire-brigade", reconnu, même à Paris, comme le modèle du genre et sûrement le plus pratique.

L'ORIGINE des pompiers de Londres remonte à 1866, mais leur organisation était alors tellement imparfaite qu'ils ne comptaient presque pas. Chaque paroisse avait ses pompiers. L'ensemble de ces diverses compagnies, toutes fort mal outillées, était représenté par 130 hommes — officiers et soldats — répartis dans 17 postes de secours. C'était maigre pour une cité de cette importance, la plus grande ville du monde.

En 1866, des modifications sérieuses furent apportées et, en 1889, des transformations nouvelles les rendirent le corps des pompiers de Londres — "The London fire-brigade" — la plus belle institution du genre.

Les pompiers de Londres ne sont pas des soldats; ils ne sont pas non plus des civils. Ils sont mariés et vivent, avec leurs familles, dans des casernes; ils ont à subir une discipline très sévère et ne peuvent, sous aucun prétexte, s'absenter sans une permission, qui, d'ailleurs, est très difficilement accordée, et qui ne peut être obtenue que si les notes sont excellentes.

Les feux sont très fréquents à Londres; mais ils sont rapidement combattus et, le plus souvent, arrêtés avant qu'ils aient eu le temps de se développer. Les moyens d'action dont dispose la capitale sont très grands, et il suffira, pour en donner une idée, de dire que la brigade des pompiers de cette ville se compose de: 50 officiers et ingénieurs, 150 sous-officiers et chefs de postes, 17 pilotes marins, pour la flottille de la Tamise, 100 mécaniciens et chauffeurs, 173 cochers ou conducteurs, et 1,003 sapeurs de toutes catégories répartis en trois classes, suivant leurs mérites et la durée de leurs services.

L'effectif total de la "London fire-brigade" est donc de 1,493 personnes, qui sont inscrites au budget pour près de \$1,600,000. Malgré cela, il est curieux de remarquer que les "firemen" de la capitale britannique ne constituent pas une charge importante pour la ville. Les fonds nécessaires à cette institution, si utile, sont fournis par:

1o Une taxe spéciale prélevée sur la propriété bâtie, et calculée suivant la valeur foncière de celle-ci;

2o L'obligation imposée aux Compagnies d'assurances de verser environ quatre sous par mille dollars sur l'ensemble des valeurs assurées contre l'incendie.

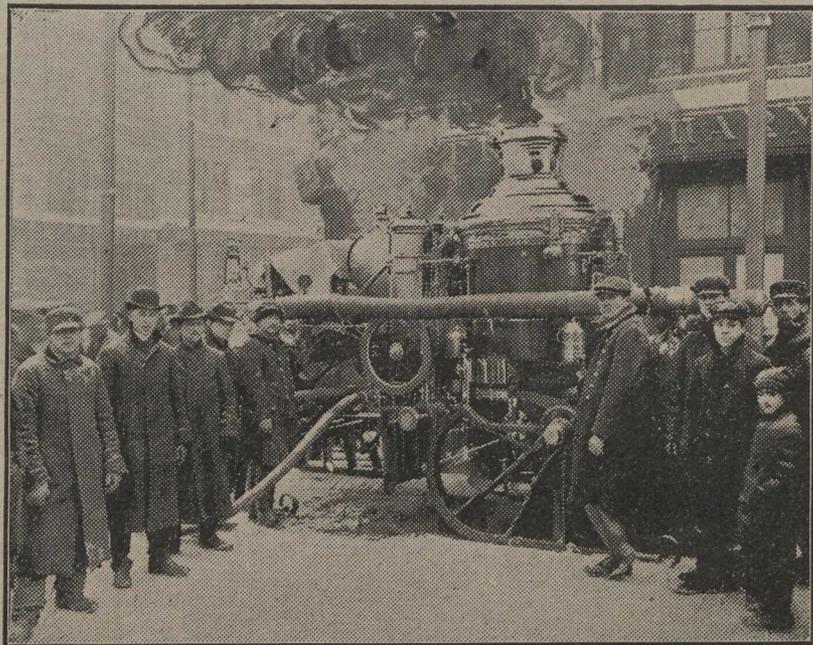
L'Etat donne, en outre, \$50,000 par an à la ville de Londres, à laquelle,



Photographie de l'incendie qui a ravagé l'édifice de la Canada Rubber Co. montrant les moyens de combat employés par la brigade des pompiers de Montréal.

après ces divers prélèvements, il ne reste plus grand'chose à verser pour ses pompiers. Notons, en passant, que la subvention des Compagnies d'assurances représente un appoint très important.

Le corps des pompiers de Londres est remarquable par le matériel perfectionné dont il dispose; mais il doit surtout attirer notre attention à cause de son organisation spéciale, qui lui permet, grâce à la distribution particulièrement intelligente des postes de secours et aux réseaux



Une pompe à vapeur débitant l'eau sous haute pression pendant l'incendie de la Canada Rubber Co.

télégraphiques et téléphoniques qui les relient, de mobiliser, en quelques minutes, un nombre important d'engins et de les réunir sur un même point. C'est ainsi qu'une attaque sérieuse peut être donnée rapidement et que de grands désastres sont conjurés. Tout est réglé, de sorte que trente secondes doivent à peine s'écouler entre le signal d'alarme et le départ du premier secours. Les échelles de sauvetage peuvent se mettre en batterie en vingt secondes après leur arrivée sur le lieu du sinistre. Le maximum de temps écoulé entre le signal d'alarme et l'arrivée des "firemen" est cinq minutes, c'est-à-dire le même qu'à Paris.

On compte, à Londres, 92 postes de secours en ville et 9 sur la Tamise, reliés entre eux ou avec les divers points de la ville, avertisseurs, postes de police, monuments, etc., par un nombre considérables de lignes télégraphiques et de fils téléphoniques.

Il y a, répartis sur les divers points de la ville, 927 avertisseurs d'incendie et 27,500 bouches d'eau, constituant le matériel fixe. Parmi le matériel roulant, figurent 147 pompes à vapeur, 120 chariots dévidoirs et 89 échelles de sauvetage.

Les pompes, les chariots et les dévidoirs sont des appareils très bien compris; beaucoup sont à traction automobile.

La "fire-brigade" métropolitaine possède une flottille spéciale. Des postes flottants circulent sur la Tamise et permettent de porter rapidement des secours presque immédiats, soit aux constructions situées sur les quais, soit aux bateaux arrêtés sur les berges ou aux navires dans le port.

Les pompiers anglais surtout ceux de la province, font un grand usage de la bicyclette. Dès qu'un feu de cheminée, un incendie de cave ou un sinistre localisé de peu d'importance est signalé, la bicyclette est enfourchée. Le pompier, la hache à la ceinture, muni de quelques cordages ou d'un extincteur, file à toute vitesse et, en quelques coups de pédale, arrive à l'endroit où sa présence est nécessaire.

La "fire-brigade" de Londres possède un appareil spécial de création récente, un dévidoir-automobile allant 15 milles à l'heure, et qui porte une échelle de 30 verges et un extincteur chimique.

Ce qui constitue le caractère spécial de cet appareil, en dehors de la combinaison des divers engins qu'il réunit en lui-même, c'est le "cylindre chimique", qui, grâce à des produits spéciaux et à une disposition particulière, donne le moyen de projeter des jets très puissants à une grande distance et avec beaucoup de force. Avec cet appareil, les pompiers peuvent attaquer le feu avec une force très grande et obtenir contre lui des résultats très efficaces.

L'UNION MUSICALE DE TROIS-RIVIÈRES

Lorsque la Musique de la Garde Républicaine vint se faire entendre à l'Aréna, à son retour de l'exposition de Saint-Louis, de nombreux contingents d'auditeurs accoururent d'un peu partout du Canada, et surtout des villes voisines de la métropole.

Trois-Rivières, à cette occasion, sut faire admirablement les choses, et un train spécial nous amena pour cette merveilleuse soirée toute une pléiade de musiciens et musiciennes. L'Union Musicale de Trois-Rivières se trouvait, ce soir-là, fort bien représentée, par son directeur et plusieurs des excellents instrumentistes qui l'honorent d'un talent alerte et primesautier. C'est pour parler un peu d'eux que nous allons faire ici l'historique de cette fanfare, si pleine d'avenir et dont la carrière musicale compte déjà de nombreux et importants succès.

L'UNION Musicale de Trois-Rivières fut fondée le 3 février 1878. Elle se composait alors de la fanfare, de l'orchestre et d'un chœur de chant. Ces deux dernières sociétés sont aujourd'hui connues sous les noms de l'Orchestre Lavolette, incorporé en 1899, et le Chœur de chant de la cathédrale.

L'Union Musicale est incorporée par charte du gouvernement. Lors de sa fondation, M. P. E. Panmeton, banquier, fut nommé président, poste qu'il occupa jusqu'au mois de février 1883, quand il fut remplacé par M. Richard S. Cooke, aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, qui, à son tour, remplit ces fonctions jusqu'au mois de février 1887.

Les directeurs, voyant que l'Union Musicale faisait depuis plusieurs années de rapides progrès, sous la direction de M. J. Fred. Bellefeuille, qui est encore un membre dévoué de la Société, et que nous voyons le premier au rang des cornets, sur notre photographie, voulurent, afin d'arriver à un plus haut degré de perfection, s'assurer les services d'un artiste européen comme directeur.

M. Arthur Olivier, alors président, fit choix du professeur Henri Weber, clarinette-solo à la fanfare des Guides, à Bruxelles, Belgique, et, sous sa direction, la musique prit un nouvel essor. Le 13 juin de la même année, l'Union Musicale prenait part au grand festival donné à Sorel, et au concours remporta le premier prix contre 17 fanfares du Canada et des Etats-Unis.

L'Union Musicale, depuis les premières années de son existence, donne chaque semaine des concerts publics durant la saison d'été, dans un kiosque construit à cet effet dans le square Champlain.

En cette même année 1889, l'Union Musicale, sur invitation spéciale, se rendait à Montréal rencontrer la fameuse fanfare de P. S. Gilmore, qui faisait alors une tournée artistique au Canada.

L'Union Musicale donne chaque année des excursions, et à ce propos nous devons faire mention spéciale de l'excursion faite à Hull, Ont., en 1894, alors que la fanfare était sous la direction de M. Pierre Heyendal.

Après le beau temps, la pluie. L'Union Musicale n'avait subi aucun revers depuis sa fondation, et 1895 lui ménageait des jours assez sombres. Son chef, M. Heyendal, retournait en Europe, et la direction, confiée une couple d'années plus tard à un étranger, souffrit beaucoup du changement. Plusieurs membres marquants quit-

tèrent les rangs, et ce n'est qu'à la fin de 1897, lors de l'arrivée de M. Henri Lavigne, qui revenait de New-York, où il avait longtemps tenu le poste de clarinette-solo dans les meilleurs corps de musique, que l'Union Musicale vit de nouveau luire sa bonne étoile. M. Lavigne avait abandonné la profession musicale, aux Etats-Unis, pour cause de santé, et venait aux Trois-Rivières remplir le poste de comptable à la North Shore Power Co'y. Malgré ses multiples occupations il se sentait toujours attiré vers son ancienne profession, et, ayant été environ dix ans auparavant un des membres de l'Union Musicale, il comprit que c'était à son tour de se dévouer, afin de faire revivre les beaux jours passés. C'est alors que, aidé de M. Geo. Lefrançois, qui était président, et de M. Onésime Beaulac, qui lui suc-

“leader” parmi les fanfares d'amateurs de la province de Québec. Son répertoire de musique est très varié et très considérable, et dans les programmes nous voyons les oeuvres légères cotoyer les oeuvres de Wagner, Gounod, Verdi, Nicolai, Suppé, Reisinger, Weber, Bizet, Flotow, Herold, etc., etc.

M. Lavigne, que nous voyons dans notre photographie, au milieu du premier rang, tenant à la main la clarinette, son instrument favori, est un tout jeune homme, qui a su se créer un brillant avenir, et a droit au titre d'infatigable (Le Trifluvien). Il a fait de brillantes études dans les différents conservatoires de New-York et Boston, et est bien connu par ses compositions pour fanfare, orchestre, piano et chant, qui sont livrées à la publicité et reçoivent partout le plus chaleureux accueil. La résolution, la netteté et la suite dans les desseins, l'énergie dans l'exécution, telles sont les qualités essentielles de cet artiste-directeur. — “La Patrie”.

Honneur au mérite et à cette belle société qu'est l'Union Musicale, dont les succès font honneur à toute la population trifluvienne.

L'Union Musicale est aussi la fanfare du 86e bataillon, qui partout se fait admirer.

Les officiers actuels de l'Union Musicale sont :

M. Albert Rocheleau, président; Joseph Dufresne, trésorier; Aristide Fortier, secrétaire; Henri Lavigne, directeur.

Le mot d'ordre de tous ces musiciens — artistes et militaires à la fois — est et reste toujours : En avant!



céda dans la même charge, qu'il fonda un cours de solfège où tous les jeunes gens étaient invités à venir s'instruire gratuitement, et en 1901, ayant terminé son engagement comme comptable, il accepta définitivement la charge de directeur de notre corps de musique, de chef de l'Orchestre Lavolette et directeur du Chœur de chant de la cathédrale.

Nous l'avons vu à l'oeuvre, sacrifiant ses jours et ses nuits à réorganiser la Société, faire toutes les démarches afin de ramener dans les rangs les membres qui l'avaient quittée, et surtout à la formation de nouveaux membres, choisis parmi l'élite de la société trifluvienne. C'est alors que le conseil de ville, appréciant les efforts faits pour doter la ville d'un corps de musique brillant, jugea bon de voter un subside annuel de \$500 — montant qui lui est toujours attribué — ainsi que l'usage gratuit des salles de répétitions et de concerts.

L'Union Musicale compte aujourd'hui 41 membres et réclame, à juste droit, le titre de

SONNET POUR HÉLÈNE

Lorsque Ronsard, vieilli, vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
— D'Amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste qu'elle fût belle,
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir;
Mais, elle, souriait, se sachant immortelle.

PIERRE DE NOLHAC.

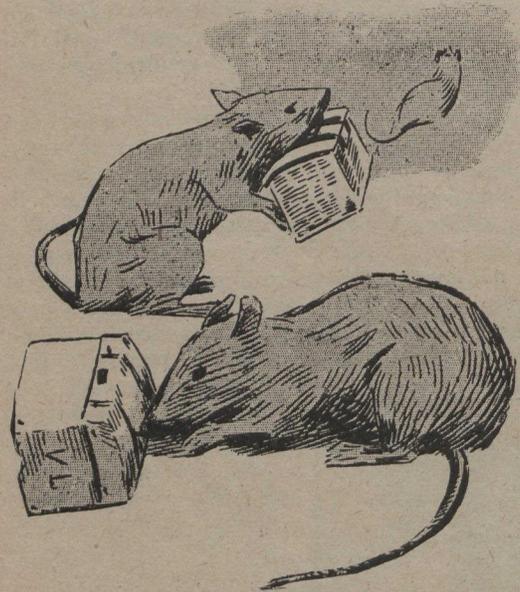
Le Dressage des Rats



ES rats sont-ils, oui ou non, susceptibles de dressage? Arrive-t-on jamais à les apprivoiser? Obtient-on d'eux, par un procédé quelconque, l'obéissance passive que les dresseurs de profession peuvent trouver dans l'éléphant, par exemple, ou dans le chien?

Avant de me répondre à moi-même sur un point si délicat, je suis allé voir Dourof, le célèbre dresseur de rats. Voici ce que j'ai vu dans son théâtre :

Au milieu de la scène une balustrade est dres-



Les porteurs de colis

sée. Sur cette balustrade, très haute, un chat noir, dont les prunelles d'or, même sous l'éclat des lampes électriques, lancent de véritables éclairs, se promène avec nonchalance.

Tout à coup, surgit un clown, et ce clown joue du chalumeau. Tandis qu'il souffle à toute haleine dans le pipeau, des formes noires, des formes blanches au pied de la balustrade se montrent, et ces formes noires, ces formes blanches, ce sont des rats. Des coulisses où leur cage s'est ouverte, ils accourent vivement, la queue horizontale et toute raide, grimpent en se culbutant au balustre et sur la main courante, entre les jambes du chat, sans crainte aucune, et s'espacent. Rominagrobis, taciturne et paisible, les regarde, et sans manifester d'inquiétude ou d'a-

nimosité, les enjambe, ronronne doucement et les lèche.

Mais ce spectacle, en somme, est ordinaire. Où nos rats deviennent intéressants pour de bon, c'est dans leur promenade en chemin de fer.

Un chemin de fer miniature, sur un remblai de 10 à 15 pouces de haut, est installé. La voie, une voie de fer, s'il vous plaît, comme sur les grandes lignes, traverse des tunnels, longe des précipices, passe enfin des fleuves imaginaires sur des ponts. Devant une station en bois peint, un train composé d'une locomotive et de son tender, de trois wagons de voyageurs et d'un fourgon à bagages, est arrêté. Sur le quai qui fait face à la station, M. le chef de gare, un rat blanc, casquette en tête, se promène, tandis que Mme la "cheffesse", avec son petit dernier, assiste, du balcon sur lequel s'ouvre sa fenêtre, aux ébats des voyageurs sur le quai.

Coup de sifflet de Dourof: une douzaine de rats noirs se hissent dans les wagons de première classe; une douzaine de rats blancs à pèlerine noire s'installent en seconde; une fournée de rats tachetés en troisième. Sur l'ordre du chef de gare, des hommes d'équipe transportent, du quai dans les wagons, les bagages, en saisissant de leurs dents les ficelles. Et M. le chef de gare les surveille, M. le chef de gare les gourmande; trouvant même qu'un de ses employés a des allures par trop nonchalantes, il l'empoigne et reçoit de lui une vraie tripotée.

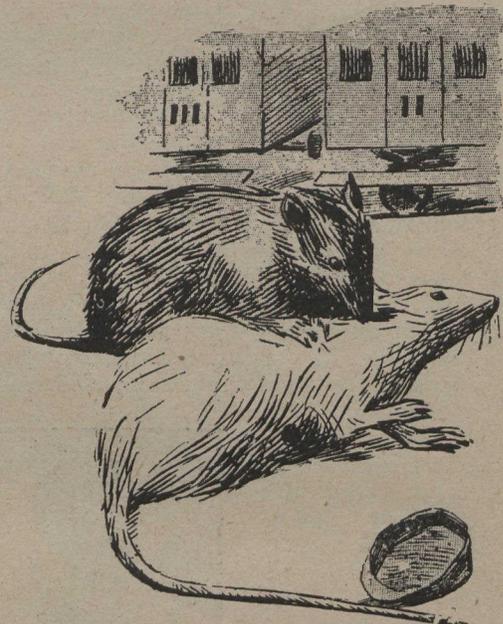
Enfin, le train s'ébranle: nous le voyons passer à grande vitesse devant un disque qu'un rat-aiguilleur fait marcher, puis s'engouffrer sous le tunnel, tandis que le rat-mécanicien, à son poste derrière la machine, a l'oeil, crainte d'accident, sur son régulateur.

Pendant ce temps, sur le quai de la station, un rat-employé, un rat blanc, est demeuré, près d'un colis oublié. — "Part à deux!" crie Dourof. Mais l'employé ne l'entend pas de cette oreille, et dans la guérite de l'aiguilleur il l'emporte.

Nous nous trouvons ici en présence d'une série de mouvements dont l'ensemble, d'une part, d'autre part l'extrême précision, annonce un dressage sérieux. Les rats d'Anatole Dourof sont des rats familiers, des rats apprivoisés bel et bien, et qu'une éducation spéciale a conduits à exécuter supérieurement leur manège.

Quel est maintenant le mode de dressage? — Dourof s'est nettement expliqué sur ce point. Le rat étant un animal vorace, il spéculé sur sa gourmandise. Les trois groupes de rats, qui mon-

tent, sans jamais se tromper de voiture, dans les trois wagons de voyageurs, y montent tout simplement parce qu'ils sont sûrs d'y trouver leur repas, composé de grains de millet, de maïs et surtout de pain trempé. De même pour les employés, qu'un imperceptible morceau de viande collé à la ficelle des colis amène invinciblement de ce côté. Ils les traînent dans le fourgon à bagages parce qu'ils savent que, dans le dit fourgon, ils grignoteront à leur aise. De même enfin pour l'aiguilleur, qui sait qu'une fois à son poste, il savourera, sans être dérangé, son petit repas.



Chef de gare et homme d'équipe en mésintelligence

Ai-je besoin d'observer que le mécanicien n'est absolument pour rien dans la marche de la locomotive, actionnée par un mouvement d'horlogerie?

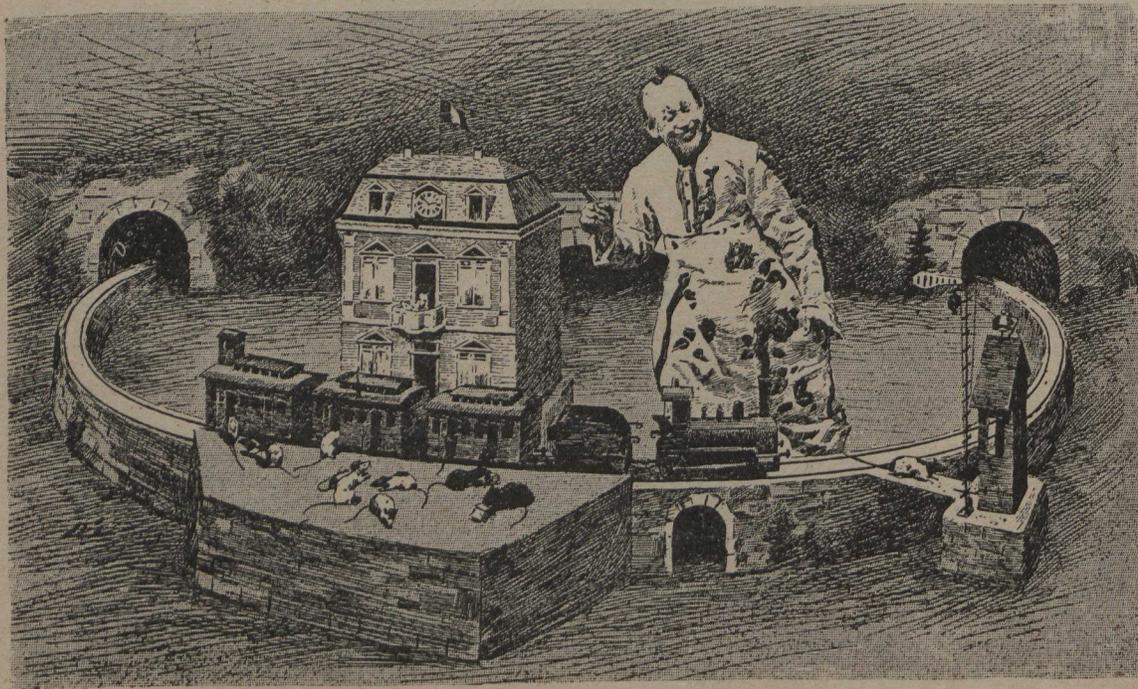
On voit que ce mode de dressage est bien simple. Il n'en est pas moins difficile à obtenir. Le rat se familiarise à merveille; il ne s'apprivoise jamais d'une manière absolue. D'un système nerveux très impressionnable, il est sujet à des accès de terreur qui se manifestent par des colères furieuses. Jamais les chats de Dourof n'ont oublié devant les rats leur rôle protecteur; mais il est arrivé souvent que les rats se soient précipités, au cours des exercices, sur le chat, et l'aient mordu cruellement. Même dans ce cas, Rominagrobis, pas une seule fois, n'a bougé; il a paisiblement attendu que Dourof l'ait débarrassé de son tenace adversaire.

Ces accès de fureur, chez les rats, sont les infaillibles symptômes d'un accès de folie. La terreur détraque la pauvre cervelle de l'animal à longue queue; il refuse toute nourriture, il s'étiole, et se laisse mourir de faim.

—Mais, c'est un véritable suicide! ai-je déclaré, surpris, à Dourof.

—Un suicide, monsieur, comme vous dites. Le rat se suicide dans deux cas: quand on ne lui donne pas sa liberté de temps à autre, une fois au moins tous les deux jours, et quand il a pris peur. Dans les deux cas, c'est un dérangement du cerveau qui n'est jamais guérissable. Et pourtant, mes rats sont dressés au possible: la plupart sont nés en captivité; tous me connaissent et m'aiment, ce qui ne les empêche pas, le moment venu, sous je ne sais quelle influence maldive, de sauter sur moi et de me mordre. Au fond, si le rat se familiarise vite, il ne s'apprivoise jamais.

CHAMBRUN.



Messieurs les voyageurs, en voiture! — Dessin d'Estoppey

LE SOURIRE DES JAPONAISES



Mlle CHRYSANTHÈME À LA PROMENADE

Qui n'a lu le livre magistral de P. Loti sur le Japon d'hier ? A chaque page, le peintre par excellence de l'Orient, évoque les silhouettes de gentilles mousmés, drapées de soies aux vives couleurs ! C'est une de ces gentilles filles du Nippon que représente nos gravures. Une Mademoiselle Chrysanthe telle qu'il en existe encore, telle qu'il en existait bien davantage, amoureuses de leur costume national dix fois séculaire quand le Transsibérien n'était qu'un rêve ; quand l'étranger n'avait pas encore foulé le sol du Japon, et que l'on n'eut seulement pas pu croire à la possibilité de la guerre russo-japonaise, de l'heure actuelle.

LA VIE PAIENNE DES CRIS DU NORD-OUEST

DANSE POUR RAPPELER LES MORTS SUR LA TERRE

Pour l'exécution de cette danse, les indiens arrangent leurs cheveux des deux côtés de la tête, ils s'habillent et se peignent de toutes couleurs. Liant, au-dessus de leur chevelure un faisceau de plumes en forme d'éventail. On tue et on cuit un gros chien pour l'occasion. Une fois prêts, les Cris entrent dans la tente et y attendent l'arrivée des chanteurs ; ceux-ci arrivent tambours en tête, et chantant dans l'espoir de voir les morts sortir de terre pour se joindre dans la danse avec les vivants. Quand les chanteurs ont exécuté plusieurs chants pour les morts, des indiens se lèvent et vont crier, hurler, danser autour des marmites renfermant le chien ; toujours pensant que les morts sont de compagnie. On retire ensuite le chien, et chacun en mangé un morceau en l'honneur des morts qui ont dansé avec eux, car, quoiqu'ils puissent danser, pensent-ils, ils ne peuvent cependant ni manger, ni boire. Le repas terminé, les indiens finissent la danse, et les morts reposent à nouveau.

LA DANSE DU SOLEIL

Cette danse, qui a lieu une fois l'an, dans le mois de juin, dure trois jours et trois nuits. C'est une espèce d'expiation que les indiens promettent pendant l'année, si quelque membre malade de leurs familles recouvre la santé. Des indiens vont jusqu'à promettre de se percer la peau avec un os et de passer à travers une corde fine, mais longue et forte. Cette corde est attachée à un grand poteau au milieu de la tente, et autour duquel l'indien danse tout en tirant la corde et en jetant des cris. Les autres indiens, placés d'un côté de la tente, dansent également, ayant tous des sifflets à la bouche, et les femmes en font de même de l'autre côté. Au-devant des danseurs il y a une palissade faite de branches, et derrière laquelle ils se retirent après chaque danse. Quand les tambours recommencent à battre et les

chanteurs à chanter, les danseurs se relèvent, sifflant et regardant vers le même endroit pendant toute la durée de la danse. Et ainsi ils s'en donnent pendant trois jours et trois nuits, sans manger ni boire ! Parmi les danseurs, se trouve un vieil indien qui exécute la "danse du soleil". Habillé tout de blanc, sur la figure dont les yeux et la bouche sont peints de jaune, le vieillard danse, les bras étendus et siffle en même temps.

Cette danse finie, deux indiens introduisent, dans la tente, ornée de flanelles et de cotonnades de différentes couleurs, celui qui doit exécuter la danse avec la corde dans la peau. Celui-ci, couvert d'un drap, se jette sur les pieds devant le poteau, sur lequel on a peint une tête de bœuf, et sollicite un rêve pour lui aider, — tout en criant très fort. Cette première scène terminée, les deux indiens le prennent et lui enlèvent le drap des épaules, pendant qu'un troisième lui présente les morceaux de sa peau, il y passe la corde et la lie au poteau. On lui donne ensuite une ou deux verges de cotonnade dans chacune de ses mains, on le pousse tout près du poteau et on le fait tomber, non sans une forte secousse.

Le malheureux commence alors à danser autour du poteau, toujours en tirant sur la corde. Il continue de cette façon pendant au moins une heure, ou jusqu'à ce que la peau soit complètement déchirée. Il tombe par terre, des indiens le ramassent et le mettent dehors, et c'est alors qu'on lui offre à boire ou à manger.

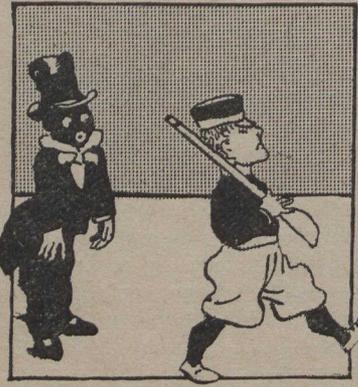
LE COSTUME EN RUSSIE

Le costume de ville des femmes en Russie est le même que celui des Parisiennes sous les fourrures ; les robes, les chapeaux, toutes les toilettes mondaines, viennent en droite ligne de Paris. Le bleu est la couleur favorite des blondes élégantes. Le rouge est la couleur nationale. Le costume national est caractérisé par le diadème de velours rouge, brodé de perles ou de paillettes, à fond fermé, la robe de damas à taille Empire sous les bras, et, sur une jupe longue, une tunique écarlate très courte, bordée d'un large galon d'or. Ce costume, porté par une belle femme, a du style, mais on n'en voit plus dans les villes. La tradition ne s'en est conservée que dans les cérémonies de la cour, où les demoiselles d'honneur sont habillées de satin blanc et de velours rouge sous le grand voile blanc, et coiffées du large diadème de velours rouge ouvert.

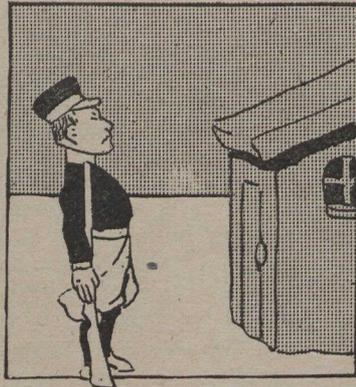


Mlle CHRYSANTHÈME CHEZ ELLE

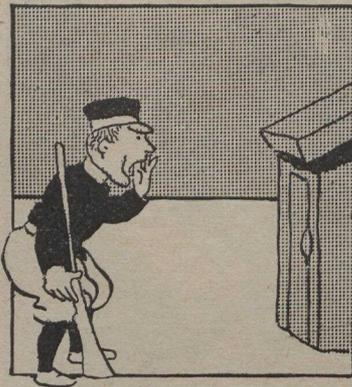
ARTHUR ou LE PORC IMPRENABLE



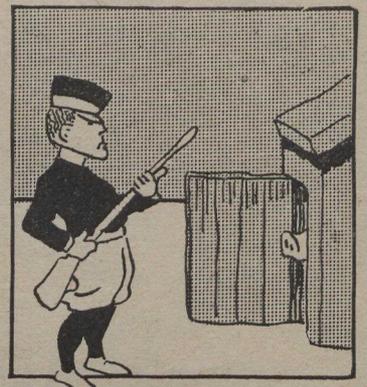
—Où allez-vous, mossié Clown ?
—Je vais prendre Port-Arthur.



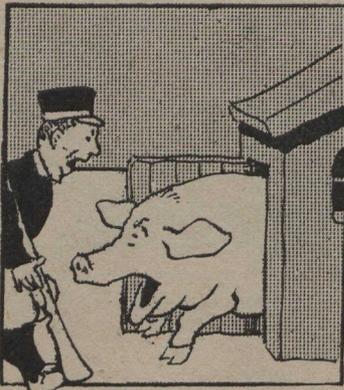
—Attention... me voici devant la citadelle.



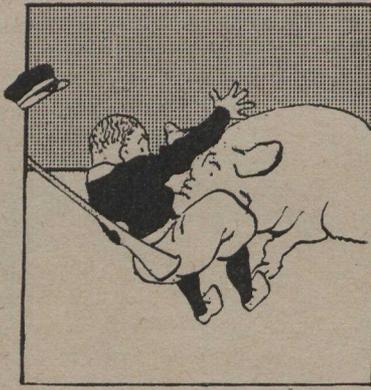
—Rendez-vous, où le commence le feu.



L'ennemi sort pour se rendre.



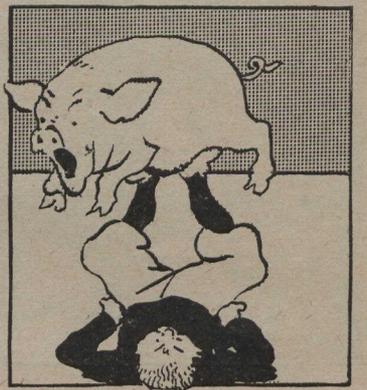
—Vous êtes mon prisonnier... donnez-moi les clefs de la citadelle...



—Au secours!... Papa!... maman!...



—De l'adresse ou je suis perdu!...



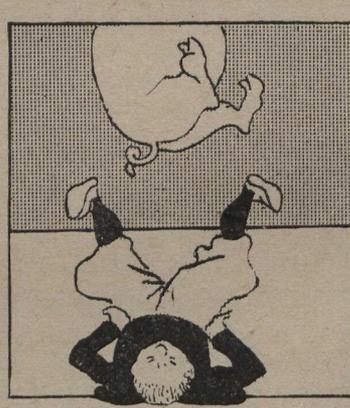
—Hein... mon vieux Arthur, tu ne t'attendais pas à celle-là!



—Ça t'apprendra à faire le malin avec Bibi...



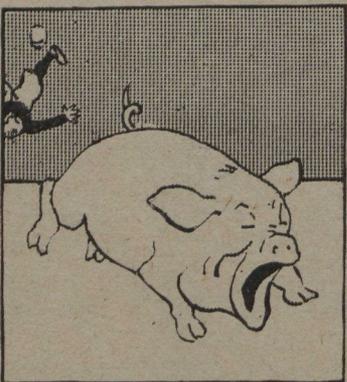
—Faites la risette au monsieur!...



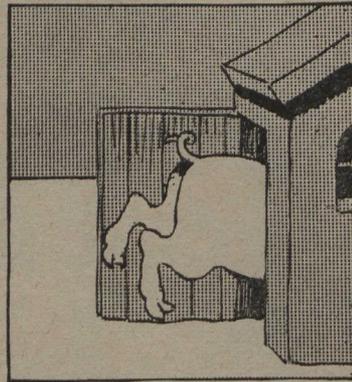
—Allez voir là-haut si j'y suis!...



—Boum!... Deux cents livres sur le pif... J'en vois trente-six chandelles.



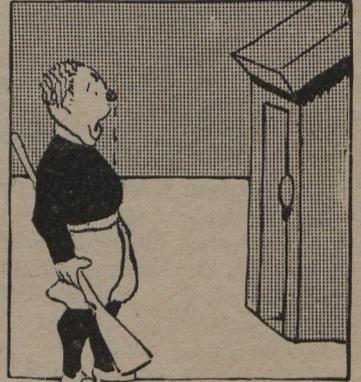
Arthur. — Enfoncé, le Japonais...



...Maintenant, rentrons nous mettre en sûreté.

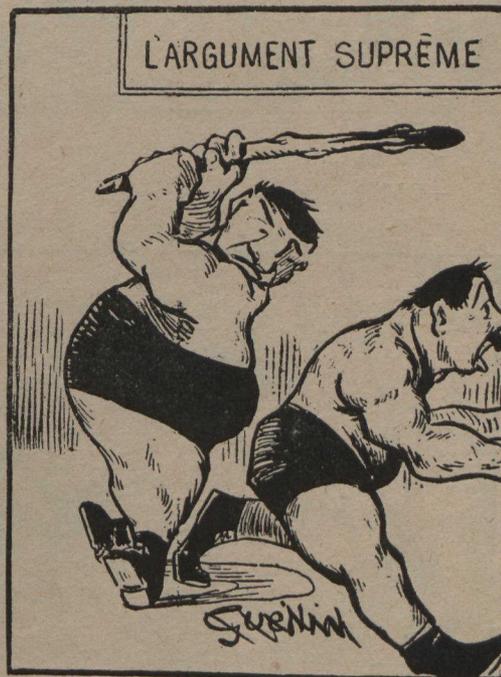
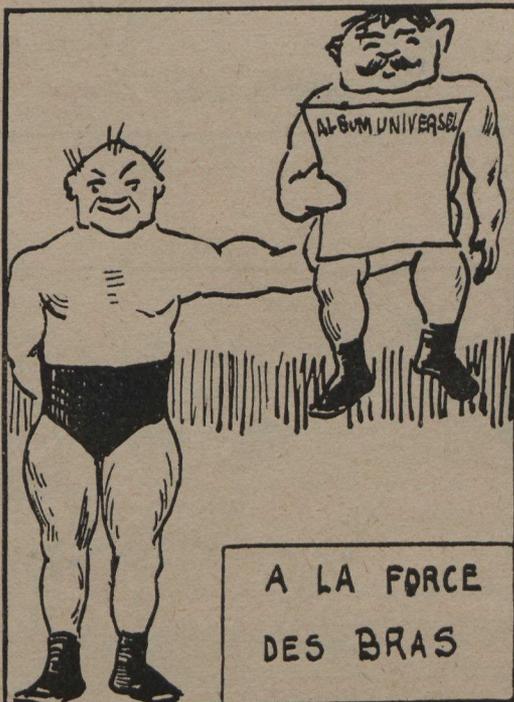
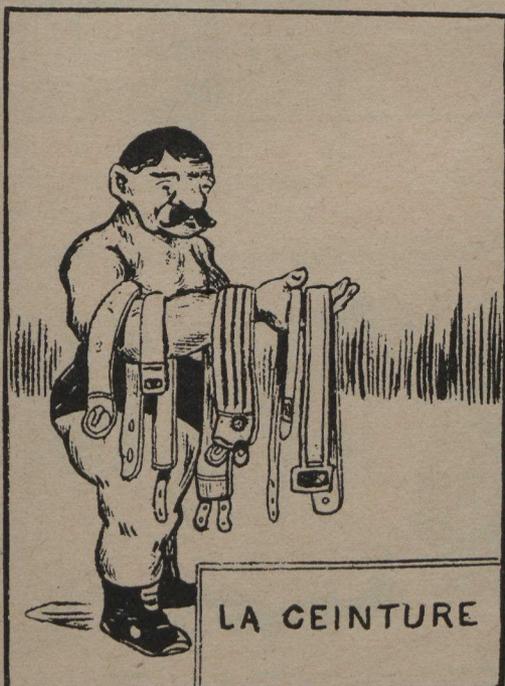
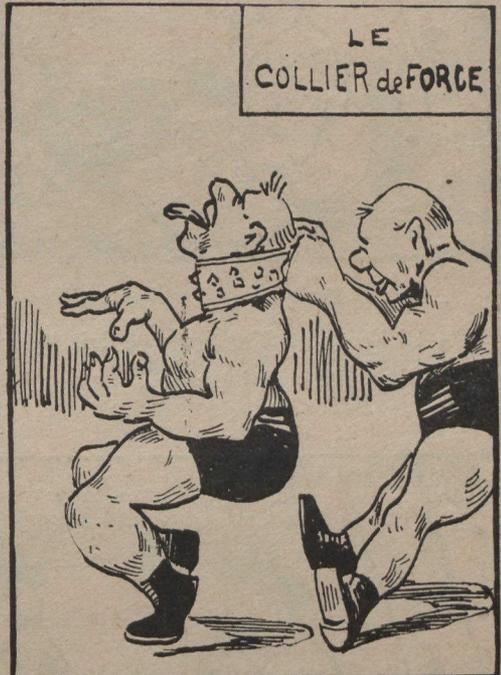
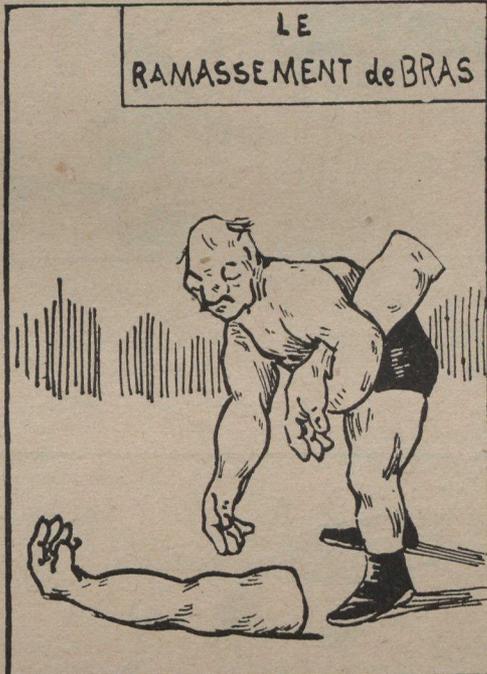
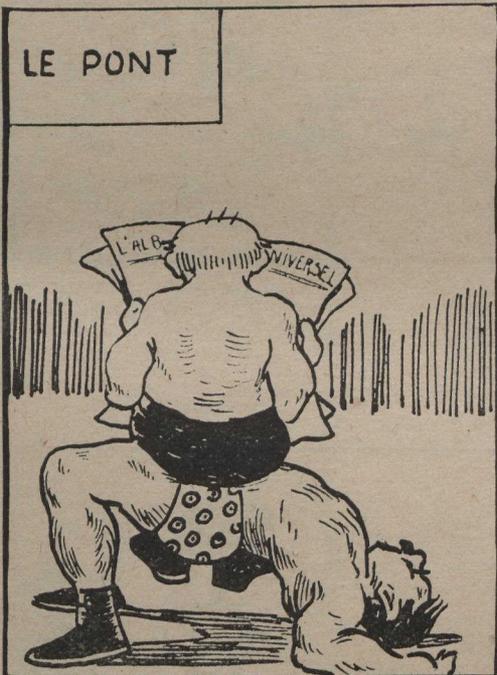


—Ne perdons pas de temps et coupons-lui la retraite...



...Trop tard... il est bouclé... ça ne sera pas aujourd'hui que je prendrai Port-Arthur.

UNE LEÇON DE LUTTE



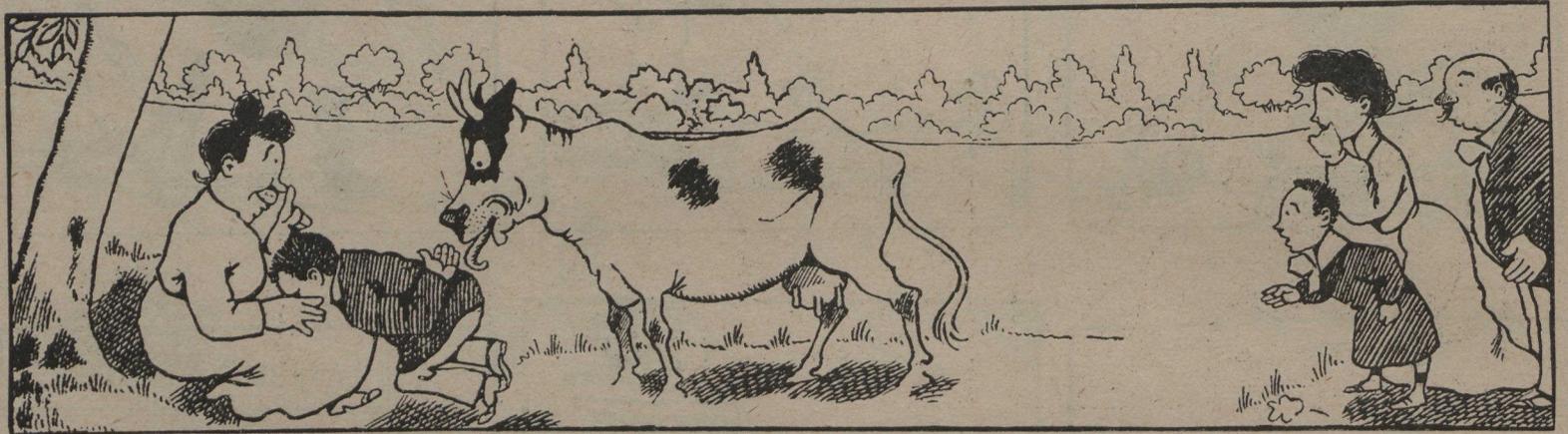
LA PARTIE DE MAIN CHAUDE



—Ecoutez, mes enfants, au lieu de rester ainsi à bâiller, si l'on jouait à la main chaude ?
—Mais oui, bonne maman!...



—Qui est-ce ?
—Oh! ça, c'est bien doux, ce doit être ma femme ou Toto...
—C'est ni l'un, ni l'autre...



—Et ça ?...
—Oh! là, il n'y a pas d'erreur... c'est...



...C'est vous, belle-maman!...

LA LÉGENDE DES TAILLEURS

Jolie légende extraite, un peu abrégée, d'un livre charmant, les "Contes du pays Gatlo".

Vous n'ignorez pas qu'autrefois il n'y avait point de tailleurs en paradis, et vous vous rappelez les nombreux dictons sur la friponnerie des tailleurs. L'histoire du petit tailleur Rudecone nous apprend, cependant, que les tailleurs se sont aussi fermés l'enfer par leur malice, et donc, depuis, quelques-uns se glissent parfois en paradis, car il faut bien les loger quelque part.

Rudecone, tailleur ambulant, un jour qu'il travaillait dans une ferme et souffrait beaucoup de la familiarité des mouches, prit le parti d'aller travailler au jardin, sous un beau prunier. Et chaque fois que tombait une prune, le petit tailleur la gobait; si bien qu'il craignit de se rendre malade et dit tout haut:

—Que le diable m'emporte, si j'en mange encore une!

Au même instant, une belle prune lui tombait sur l'épaule; elle était si appétissante, qu'il la mangea.

C'est la dernière, s'écria-t-il. Le diable m'emporte, si j'en mange encore.

Un fruit plus tentant que l'autre vint choir entre ses jambes. Le tailleur le goba machina-

lement. Il entendit soudain du bruit derrière lui, et, tournant la tête, vit le diable qui s'avancait en lui montrant un sac et en lui faisant signe d'y entrer.

Rudecone voulait s'enfuir; mais Satan le saisit par une oreille, en lui disant:

—Compère, tu m'appartiens; n'as-tu pas dit: "Que le diable m'emporte, si je mange une prune?" Et tu en as mangé deux.

Malgré la résistance du pauvre homme, Satan le fourra dans son sac, qu'il chargea sur ses épaules.

Mais, en traversant une pâture, le diable se rappela qu'il avait affaire à une noce; il déposa son fardeau sous une touffe de genêt, avec l'intention de le reprendre en passant. Un pâtre, menant ses bêtes dans le champ, vit la pochée. Il donna un coup de pied dedans et entendit un grognement.

—Qui donc est là? demanda-t-il.

—Je suis le tailleur Rudecone. Le diable m'a enfermé dans un sac. Délivre-moi, je t'en prie.

—Que me donneras-tu, si je te délivre?

—Je coudrai gratis tous tes "pouillements" et je te raccommoierai tes hardes tant que je vivrai.

—Jure-le!

—Je te le jure!

Le pâtre délia le sac, d'où le tailleur sortit bien vite.

—Si tu veux, dit le pâtre, nous allons jouer un tour au diable?

—Comment cela?

—J'ai un bouc si méchant, que le maître veut s'en défaire. On va lui faire prendre ta place et l'envoyer en enfer.

—Tope là!

Ils saisirent la bête par les cornes et la mirent dans le sac. A la brume, Satan revint chercher son prisonnier, jeta le sac sur ses épaules et regagna, rapide comme l'éclair, son noir royaume.

Une fois arrivé en enfer, le bouc fut mis en liberté; le sol infernal lui brûlait les pieds, il faisait des sauts désordonnés et blessa ainsi quatre diabolins qui jouaient à la marelle.

—Que diable nous as-tu amené là? s'écrièrent les autres démons.

—C'était un tailleur; je ne sais pas comment il s'est changé en bouc.

Cependant, l'animal continuait ses bonds furieux.

—Mets-le vite dehors et ne ramène plus de tailleur ici.

Le bouc fut chassé de l'enfer, et c'est depuis lors que les tailleurs, ne pouvant plus aller en enfer, sont quelquefois admis par pitié en paradis.



VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir. Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désireriez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMÈDE DIFFÉRENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

"LA DIGESTIVE"

Guérit pour toujours la DYSPÉPSIE

EN VENTE PARTOUT

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocce terrible me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."
ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Co-réponse confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.
THE SAMARIA REMEDY CO.,
23 Rue Jordan, Toronto, Ont.
Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.



ABOMINATION DE LA DESOLATION

Mme Tomassin se désole, Mme Tomassin pleure toutes les larmes de son corps. Cela parce que M. Tomassin a dû dîner en ville ce soir, et qu'il ne l'a point emmenée.

Voyez un peu cette catastrophe: après trois mois de mariage! Quand rentre le brave homme, bien sage-ment, à onze heures vingt, il trouve sa pauvre petite épouse sanglotant comme une Madeleine: elle a mouillé trois mouchoirs.

—Qu'as-tu, ma petite chatte, mon agneau pascal, ma petite truffe poulardée?

—Hi! Hi! Hi! tu... tu ne m'aimes plus.

—Tu... tu te trompes, je t'adores!

—Ah! que n'es-tu un oiseau, seulement!

—Cette idée! Pour avoir une tête de linotte?

—Non, parce que les oiseaux, eux, ne sortent jamais sans leurs oiselles!

—Tu as vu ça, toi, chérubin, ils s'en privent, les pigeons, de laisser leurs pigeonnas au logis!

—Non, non, réfléchis, mon cher ami, ils ne peuvent pas sortir sans elles (ailes)!

SOYEZ DONC SERVIABLES!

Fouitz (rue Saint-Vincent, No tant) est un poète de génie, mais incompris par les "mufles" de l'heure présente. Knich est un "mufle" de l'heure présente, méprisé par les poètes de génie, mais qui gagne quelque argent à peindre des éventails. Knich possède une redingote. Fouitz n'en a pas, et comme Fouitz a été invité à dîner pour faire le quatorzième convive, il va sans hésiter "taper" Knich de sa redingote.

A regret, le pauvre Knich lâche son cher vêtement, et quand il voit Fouitz l'endosser sans la moindre

précaution, il lui demande tristement:

—Au moins, tu me la rendras?

—Sois tranquille, lui fait le poète de génie, sardonique; je te la rendrai... et avec usure!

QUE JE VOUS FELICITE!

Les petites comédies de l'amitié féminine:

—Mon Dieu! chère amie! que vous êtes jolie!

—Oh! ma chère, vous êtes trop aimable!

—Non, vraiment, votre chapeau de ce soir est une pure merveille!

—Vous trouvez!...

—Il est exquis; un rêve, une extase! Je vous prédis l'admiration générale!

—Que vous êtes gentille!

—Et j'en puis parler à bon escient: je ne portais que ces chapeaux-là, rien que ceux-là, exclusivement... quand c'était la mode: il y a trois ans!

EH! ALLEZ DONC, C'EST PAS TA MERE!

Mlle Balbine, cette énergique cuisinière dont nous avons dit déjà à nos lecteurs les réponses pleines d'imprévu, continue — en dépit des frimas — à ne pas avoir plus froid aux yeux qu'auparavant, — au contraire!

Sa maîtresse a dû, toute une après-midi, la laisser seule au logis. Et à son retour, elle s'empresse d'interroger sa cuisinière.

—Rien de nouveau, Balbine?

—Non, madame, la terre tourne toujours.

—Merci. Il n'est venu personne?

—Si, M. Ildefonse, un artilleur à cheval.

—Tiens, mais je ne connais pas ce militaire?

—Rien d'étonnant, madame, c'est moi qu'il est venu voir!

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le BAUME RHUMAL seul; il vous guérira promptement et sûrement.

LA GRIPPE

qui fait tant de victimes est souvent, ou presque toujours, le résultat d'un petit rhume mal soigné.

Ne vous laissez pas faire par le rhume mais prenez-en de suite le dessus. Le

SIROP MATHIEU

de Goudron

et d'Huile de Foie de Morue

va chercher la maladie, la chasse et la remplace par la vigueur, la force et en un mot la SANTÉ.

Gros flacon 35 cts partout.

La Cie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Qué.

Si votre rhume vous donne la fièvre, les Poudres Nervines de Mathieu, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. Chaput, Fils & Cie

Dépositaires du Gros, Montréal.



EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1640 rue Notre-Dame, Montréal —
Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce, Affiches, monogrammes, cachets, etc.

CE QU'IL FAUT FAIRE CONTRE la MALADIE de CŒUR

Je maintiens cet avis avec cette offre remarquable. — Je donnerai la pleine valeur d'un dollar de mon remède à quiconque l'aura prouvé.

Je ne demande pas de renseignements, pas de dépôt, pas de garantie. Il n'y a rien à payer, rien à promettre, ni maintenant ni plus tard. A tous ceux qui souffrent du cœur et qui n'ont pas essayé mon remède, "LE RESTAURANT DU DR SHOOP," je donnerai avec plaisir et gratuitement, non pas un échantillon, mais une grande bouteille valant un dollar.

Je suis certain de ce que je fais en vous offrant cela, parce que mon remède n'est pas un remède ordinaire. Il n'essaye pas vainement de stimuler le cœur. Les traitements de ce genre sont plus qu'inutiles. Mon remède va tout droit à la source même du mal — les nerfs qui gouvernent le cœur — il les renforce et les vivifie. C'est là la fin de la maladie de cœur.

Car le cœur n'a pas de volonté propre. Ses battements sont causés par un nerf minuscule, si petit qu'il est presque invisible à l'œil nu. Cependant, ce petit nerf contracte et dilate le cœur dix mille fois par jour.

Le cœur est à peu près de la grandeur de votre poing. Ouvrez et fermez votre poing une dizaine de fois de suite et vous vous rendez compte du travail immense de ce petit nerf.

Le nerf du cœur n'est qu'un rameau du grand sympathique, la base du système nerveux. Chaque rameau de ce système est si intimement lié aux autres, que la faiblesse ou l'irrégularité de l'un se propage aux autres. Souvent la maladie de cœur provient, par sympathie, d'une maladie de l'estomac et elle est suivie peut-être d'une maladie de reins. Car chacun de ces organes est opéré par un rameau de ce système sympathique — les nerfs intérieurs.

Le lien de sympathie qui existe entre les nerfs qui opèrent les organes vitaux, a son utilité évidente. Car ce qui guérira un des rameaux, guérira aussi les autres — ce qui renforcera un des centres nerveux aura son influence salutaire sur les autres.

Il n'y a rien de douteux là-dedans — rien qu'un médecin pourrait disputer. Mais il appartenait au Dr Shoop de faire usage de cette connaissance, de la rendre pratique. LE RESTAURANT DU DR SHOOP est le résultat de trente années d'expériences, faites dans ce but seulement. Il ne drogue l'organe ni n'endort la douleur — mais il va tout droit au nerf — au nerf intérieur — au nerf vital — il le reconstruit, le vivifie et le guérit.

Si vous avez une maladie de cœur et que vous n'ayez jamais essayé mon remède, écrivez-moi tout simplement et demandez-le-moi. Je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien qui l'acceptera avec autant de plaisir qu'il accepterait un dollar. Il vous donnera une bouteille d'un dollar, qu'il prendra parmi les bouteilles qu'il vend à tout le monde et il m'enverra le compte. Cette offre est faite seulement pour ceux qui ne connaissent pas mon remède. Ceux qui se sont déjà servis du "RESTAURANT" n'ont pas besoin de cette preuve. C'est une franchise et honnête preuve. C'est la preuve suprême de la foi que j'ai en mon remède. Tout ce que je vous demande, c'est d'écrire — d'écrire aujourd'hui.

Pour avoir ce bon Livre 1 sur la Dyspepsie pour une bouteille Livre 2 sur le Cœur d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop boîte 80, Racine, Wis. Dites le livre qu'il vous faut Livre 3 sur les Rognes Livre 4 pour les Femmes Livre 5 pour les Hommes Livre 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent même avec une bouteille ou deux. En vente dans quarante mille pharmacies.

LE RESTAURANT DU DR SHOOP

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons,
Tapissage, Blanchissage,
Enseignes.



No 73
St-Chs - Borromée
MONTREAL
PHONE
MAIN 4564

LA RESISTANCE DU VENT SUR LES NAVIRES

Un train de chemin de fer, un paquebot, un véhicule quelconque, d'ailleurs, du moment où il est en mouvement, a besoin de vaincre la résistance de l'air. L'air lui résiste: il a besoin de dépenser une certaine puissance, à vaincre cette résistance. On a calculé que, sur un paquebot, chaque livre de pression exercée sur un pied carré de surface de superstructure absorbe une puissance supérieure à 200 chevaux lorsque le vapeur marche à 23 noeuds. La surface avant des superstructures du type de transatlantique le plus récent étant d'environ 3,000 pieds carrés, on voit que la puissance à dépenser pour vaincre la résistance du vent est considérable. L'augmentation de pression du vent est en raison directe de la vitesse. Sur un train qui fait 20 milles à l'heure, la résistance totale n'est que de 90 livres, et il suffit de 4 chevaux-vapeur pour la vaincre. Mais doublez la vitesse du train, la résistance du vent devient quadruple, et la dépense de force devient octuple.

La résistance passe à 318 livres, et la puissance à dépenser à 34 chevaux. Maintenant, que le train ait une vitesse triple et qu'il fasse 60 milles à l'heure au lieu de 20, la pression monte à 715 livres, et la puissance à lui opposer à 115 chevaux. En triplant la vitesse initiale, on décuple la résistance et il faut multiplier par 30 la puissance. C'est ce qui explique que, pour atteindre une vitesse double ou triple, il ne suffit pas d'avoir des machines deux ou trois fois plus fortes. Plus on veut aller vite, plus la résistance de l'air est grande et absorbe une puissance considérable. Les récentes expériences de traction électrique entre Zossen et Marienfeld, près de Berlin, ont fait voir qu'à 80 milles à l'heure, la pression du vent est de 1,272 livres et absorbe 271 chevaux; à 100 milles la résistance est de 1,987 livres et absorbe 530 chevaux.

L'HOMME A LA MAIN VERTE

Le brave docteur K. Lomel n'a plus la vue très sûre, ni le diagnostic infaillible, surtout quand certaine vieille fine champagne de ses amies a trop longtemps consolé ses chagrins. Justement, lundi soir, la conversation entre le docteur et son carafon fut interrompue brusquement par un violent coup de sonnette. Et le docteur K. Lomel dut partir visiter un malade.

Ayant tâté le pouls du patient — assez mal en point — le bon docteur tressaille, et de sa voix la plus dolente, s'adressant à la femme du malade :

—Soyez forte, pauvre femme: il n'y a plus rien à faire; voyez, la main du moribond est déjà verte!

—Mais, monsieur le docteur, elle



GRATIS Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME
ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 3 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO.
TORONTO, Ont.

Dragées "ROBUST"

(DEPURATIVES)
Remarquez bien: Dragées, et non pas Tablettes ou Pilules.

La plus utile des 100 préparations "Robust." Les Dragées "Robust" ont une action si douce et si complète sur le sang, l'estomac, le foie, les intestins, et tout le système, qu'il n'y a presque pas de maladie qui puisse tenir. 35 ans d'expérience.

Faiblesse, Débilité, Épuisement, Dyspnée, Étourdissement, Constipation, Affections du Foie, Maladies de la Peau, etc., tout disparaît graduellement et sans violence, si l'on persiste à prendre les Dragées "Robust" régulièrement.

En vente PARTOUT, 50c.
Dépôt: Pharmacie C. Beauvéry, Hochelaga, Montréal.

est toujours ainsi: mon mari est teinturier.

—Ah! il est teinturier, eh bien! en voilà un qui a de la veine; s'il n'était pas teinturier, il serait mort avant dix minutes!

—Un verre de lampe plongé dans l'eau bouillante se brise moins facilement que les autres lorsque la lampe est allumée.

—Les surfaces métalliques polies perdent moins leur chaleur que les autres.

—L'odeur de la menthe chasse les souris, et celle de la lavande est fort désagréable aux mites et aux fourmis.

—Un rasoir fraîchement "affûté" et plongé dans l'eau bouillante a un fil beaucoup plus doux et rase mieux.

—Les Japonais ont environ huit à neuf millions de divinités: le shintoïsme — culte des ancêtres, des familles — en compte à lui seul près de six millions; les autres Japonais sont bouddhistes. Il y a à peine 15,000 ou 20,000 chrétiens.

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$1600 A \$5000

LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BEEL. MAIN 641

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "L'Album Universel."

CONSTIPATION CHRONIQUE
LES GRANULES BUROT
AUX FLEURS DE CAMOMILLE

Pour migraine, dyspepsie, embarras du foie, mal de rein.

Agissant sans provoquer NI COLIQUES NI DIARRHÉE

PURGATIF et LAXATIF Précieux dans la grossesse et l'allaitement.

DOUX et SUR

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou ici.
Prix 40c.—COMPAGNIE MED. PARIS.
CANADA, ch. 6 "La Presse"

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

REPUBLICAIN FRANÇAIS

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL, P.Q.

TELEPHONE BELL EST 1283
RESIDENCE " 1262
DES MARCHANDS 843

Elixir, Poudre et Pâte

DENTIFRICES

DES RR. PP. **BÉNÉDICTINS**

de SOULAC

MEMBRE du JURY, HORS CONCOURS, Expo^{univ} PARIS 1900

Succursale pour le CANADA: 13, St-John Street, MONTREAL: Gaston VENNAT, Dir.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sirement, \$1.00. Adresse :

The Madam Thora Toilet Co.
 Toronto, Canada.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues, Durillons, Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

SANOL

LE MEILLEUR
 LE PLUS PUISSANT
 DE TOUS LES TONIQUES.
**NE CONTIENT PAS
 D'ALCOOL**

En vente dans
 toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE

SANOL



"Vaut son
 pesant
 d'or"

Ce remède
 remarquable



Guerit positivement
 tous maux d'yeux.

Malcolm Beaton, Markdale, Ont., dit :
 "Il vaut vraiment son pesant d'or pour
 quiconque souffre comme j'ai souffert."

Prix 50c. Adressez :
THE OZONE REMEDY CO.,
 106 Adelaide Ouest, Toronto.

\$2,000 à perdre si l'original du certi-
 ficat ci-dessus ne peut être
 produit.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir ? Sur réception d'une plaque j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres : Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Coquette — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — L'Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez : Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

**UNE LOCOMOTIVE SANS
 CHARBON NI EAU**

Une locomotive est actuellement en construction pour le Southern Pacific railroad, aux Etats-Unis, qui, si l'on en croit certains experts, est destinée à révolutionner les transports par voie ferrée. Ne nous hâtons toutefois pas trop de nous émouvoir : ce n'est pas la première fois qu'on nous annonce des révolutions de ce genre. La nouvelle locomotive marche électriquement, mais elle produit elle-même son électricité : elle consiste en un moteur à combustion interne du type non explosif qui actionne une dynamo. Aussi, cette locomotive n'a-t-elle ni charbon ni eau ; elle ne fait point de poussière ni de fumée. Elle marchera à 50 et 60 milles à l'heure, sans difficulté, et portera sans peine avec elle le combustible nécessaire à un trajet de près de 1,500 milles. Ce qui caractérise la nouvelle locomotive, c'est qu'au lieu d'envoyer dans l'atmosphère 96 p.c. de l'énergie disponible dans la houille, en n'en conservant que 4 p.c. dans les chaudières, ce qui fait qu'à la roue on n'en a que 2 1-2 p. c., son coefficient d'utilisation est de 38 p.c. au point de vue thermique, l'utilisation aux axes étant de 28.35 : onze fois ce que donne la locomotive. Le moteur est à quatre temps. Un réservoir à air comprimé actionne un piston qui aspire l'air ; au second temps, l'air est comprimé à haute pression et à haute température ; au troisième temps, du pétrole est injecté dans cet air incandescent ; au quatrième, a lieu l'expulsion du gaz. C'est au troisième temps que se fait le travail ; la combustion du pétrole se fait pendant une partie du temps seulement.

Attendons maintenant de savoir ce que donnera la nouvelle locomotive. En tout cas, il est permis d'exprimer cette opinion que la locomotive ordinaire actuelle est un outil barbare, qui est la cause d'un gaspillage effroyable.

CE QUE NOUS IGNORONS

— Une montre ordinaire contient environ 165 pièces diverses.

— On connaît à l'heure actuelle plus de 800 espèces de roses.

— Presque tous les boîtiers boitent du côté gauche.

— Il ne faut pas plus d'une livre de liège pour maintenir à fleur d'eau un homme de 140 livres.

— Le nettoyage et la peinture d'un grand cuirassé coûtent annuellement près de \$20,000.

— En 1903, près de 13,000 personnes ont obtenu des brevets d'invention pour le monde entier.

— L'éteignoir tue la flamme et la chaleur en interceptant l'oxygène de l'air.

— La foudre frappe davantage les personnes rassemblées en groupe que les personnes isolées.

— Une grande quantité d'eau éteint le feu ; une petite quantité avive la combustion, parce que l'eau se décompose en oxygène et en hydrogène.

**SIROP du
 Dr LEONARD**

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.
PRIX 25 CENTS.
 Préparé par la CIE CHIMIQUE
 "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame,
 Montréal.

— Aux Indes, des fakirs peuvent rester un an sans manger ou ensevelis dans un cercueil.

— Une solution d'acide picrique à 1-1,000 est le meilleur remède contre les brûlures. On l'applique avec un pinceau et on laisse sécher à l'air.

— L'eau en masse profonde, quoique incolore par elle-même, a une couleur verte ou bleue par suite de la réfraction de la lumière.

— Les étoffes bleues semblent vertes à la lumière artificielle, parce que celle-ci émet des rayons jaunes qui, en se superposant au bleu, donnent la couleur complémentaire verte.

— Les catacombes de Rome renferment les ossements de 6 à 7 millions de personnes ; celles de Paris n'en contiennent que 1 million et demi à 2 millions.

— Plus il fait chaud, plus la bière mousse, parce que la chaleur active le dégagement de l'acide carbonique qui, en soulevant le liquide et en le séparant en petits globules, forme ce qu'on appelle l'écume ou la mousse.

— Un verre dans lequel on verse de l'eau bouillante se brise parfois parce que la partie échauffée se dilate davantage que celle qui est au-dessus.

— L'eau bouillie étant dépourvue d'air et de chaux, est moins digestive que l'eau crue. On peut lui rendre la quantité d'air utile en agitant fortement une bouteille à demi-pleine.

— Une brique ou une bouillotte enveloppée d'une flanelle ou d'une autre étoffe de laine, se conserve longtemps chaude, parce que l'enveloppe est mauvaise conductrice de la chaleur.

Au Conservatoire, après la distribution des prix, un père, dont la fille venait d'obtenir une distinction, malgré certain défaut dans la mesure, s'approche d'un professeur :

— Eh bien, M. le professeur, ma fille vient de donner la mesure de son talent !

— Oui, Monsieur, il ne lui manque plus que d'acquiescer le talent de la mesure."

× × ×
 Mme Chiboux, concierge rue Pigalle, est affreusement enrôlée. Elle explique à l'une de ses locataires, Mme Duflot, l'embaras mortel où elle est par suite de ce maudit rhume.

— On n'a pas d'idée de ça, chère amie. Voilà près de huit jours que je ne souffle mot ! On va me prendre pour une muette, quoi ?

— Ce que vous avez dû souffrir, Mme Chiboux !

PENSEZ POUR VOTRE FAMILIE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à
J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)



Escompte de

20 à 50 %

Nous continuerons jusqu'à samedi prochain notre vente à escompte de **20 à 50 p. c.**

Tous les Meubles et Tapis achetés et payés durant cette vente seront emmagasinés et assurés gratis si vous le désirez.

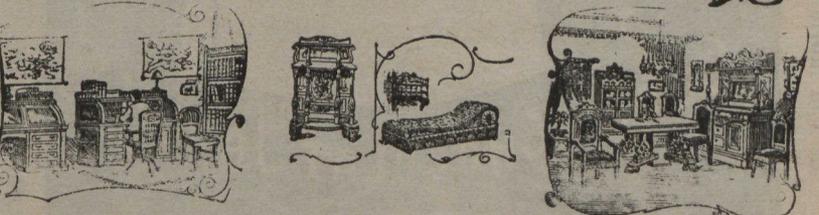
Profitez de ces Avantages.

F. Lapointe,

1449 rue Ste Catherine

(Angle Montcalm)

OUVERT JUSQU'À 7 hrs P. M.



Si vous avez besoin d'un Bon Piano
ADRESSEZ-VOUS A
J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

PRIX SPECIAUX POUR ARGENT COMPTANT OU AVEC
CONDITIONS POUR CONVENIR AUX ACHETEURS

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES.

MACHINES A COUDRE.



**Le Café de
Mme HUOT**

est celui que choisit le con-
naisseur, de préférence à
toute autre marque. La ri-
chesse de son arôme si fin,
sa pureté absolue et son effet
stimulant, EN FONT LA PERLE DES CAFÉS.

En vente par tous les bons épiciers en canistres de 1 lb à
40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

**E. D. MARCEAU, Importateur, 285 rue St-Paul
MONTREAL**

LE VRAI MOYEN



—Mon père buvait du Scotch Marchant Old Highland Whisky. Il est
mort à 90 ans. J'en bois aussi.



YSAYE
le célèbre violoniste dit
que le Vin Mariani est
sans égal.

YSAYE

Le témoignage désintéressé suivant
du plus grand violoniste, Ysaye, con-
vaincra tout le monde de la valeur ré-
elle du célèbre vin tonique français.

VIN MARIANI

“Le meilleur stimulant tonique est sans aucun
doute le Vin Mariani : Il n'a pas d'égal.”

“E. YSAYE.”

La profession médicale recommande sans hésiter
le Vin Mariani.

C'est un remède reconstituant, consciencieux et
efficace partout où l'on prescrit un tonique doux
et stimulant avec l'assurance qu'on en retirera un
plus grand profit que par tout autre moyen théra-
peutique

Le Vin Mariani est en vente dans toutes les
pharmacies du monde.

VIN MARIANI

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement

DEMANDEZ

LE

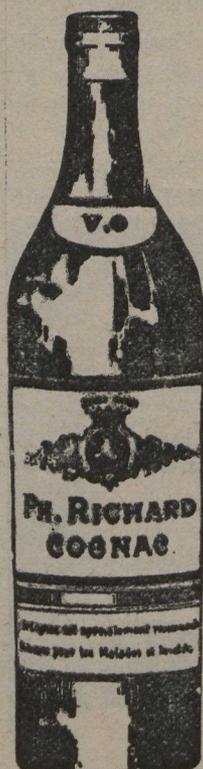
PARTOUT

CE BON CHOCOLAT JACQUES!



LE
MEILLEUR
DE
TOUS.

Agent general pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dam, Montréal. Bell Tel. M. in 898.



Les deux choses
qu'il vous faut

UNE

Bonne Réputation

ET

**LE COGNAC
PH. RICHARD**

Il a toujours été et sera
toujours le meilleur.

LAPORTE, MARTIN & Cie, Limitée

EPICIERS EN GROS

MONTREAL

Agents pour le Canada.

